HAL open science

Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique

Jean-Baptiste Yon

To cite this version:

Jean-Baptiste Yon. Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique. Pierre-Louis Gatier; Julien Aliquot; Lévon Nordiguian. Sources de l'histoire de Tyr. Textes de l'Antiquité et du Moyen-Âge, Presses de l'USJ; Presses de l'Ifpo, pp.33-61, 2011, 9953-455-19-8 et 978-2-35159-184-0. hal-04450653

HAL Id: hal-04450653

https://cnrs.hal.science/hal-04450653

Submitted on 10 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sources de l'histoire de Tyr

Textes de l'Antiquité et du Moyen Âge

Fière de son passé phénicien, Tyr a continué de prospérer après sa conquête par Alexandre le Grand en 332 avant J.-C. Les textes de l'Antiquité et du Moyen Âge éclairent l'histoire de la ville pendant plus de seize siècles, jusqu'à sa destruction par les Mamelouks en 1291 après J.-C. Négligés ou méconnus, ils constituent des sources irremplaçables sur les transformations de la culture phénicienne, les activités des Tyriens en Méditerranée, les débuts du christianisme, les relations entre Orient et Occident au temps des Croisades et la place de la grande cité portuaire au sein des pays d'islam. Ces documents sont ici présentés et étudiés par Julien Aliquot, Patricia Antaki-Masson, Nathan Badoud, David Bramoullé, Françoise Briquel-Chatonnet, Pierre-Vincent Claverie, Pierre-Louis Gatier, Lévon Nordiguian, Jean-Paul Rey-Coquais, Cécile Treffort et Jean-Baptiste Yon.

9 782351 591840

ISBN 9953-455-19-8

Presses de l'Université Saint-Joseph
Campus des Sciences humaines
B.P. 17-5208 Mar Mikhael
Beyrouth 1104 2020 Liban
Tél./Fax : + 961 (0)1 421 000/062
www.usj.edu.lb

ISBN 978-2-35159-184-0

Presses de l'ifpo
Institut français du Proche-Orient
B.P. 11-1424 Beyrouth, Liban
Tél./Fax : + 961 (0) 1 420 294
diffusion@ifporient.org
www.ifporient.org

Pierre-Louis Gatier, Julien Aliquot
et Lévon Nordiguian (éd.)

Sources de l'histoire de Tyr

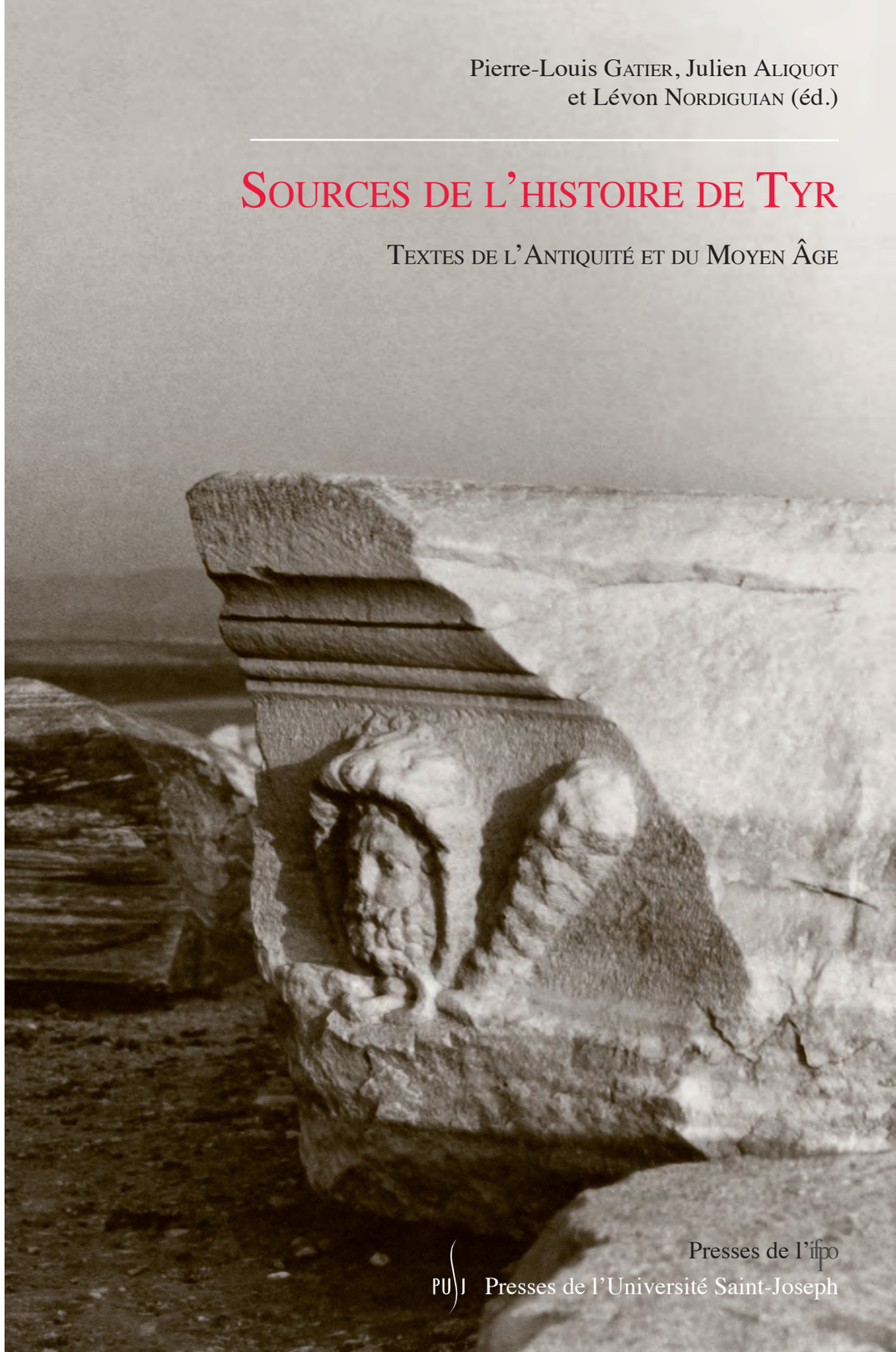
ifpo

PUSJ

Pierre-Louis Gatier, Julien Aliquot
et Lévon Nordiguian (éd.)

Sources de l'histoire de Tyr

Textes de l'Antiquité et du Moyen Âge



Presses de l'ifpo
PUSJ Presses de l'Université Saint-Joseph

Sources de l'histoire de Tyr

Illustrations de la couverture :
— l'Héraclès tyrien sur un piédestal monumental, grande colonnade des thermes romains de la presqu'île de Tyr (© Collection particulière, photo Nalchayan, Beyrouth, années 1960) ;
— crosse épiscopale de Gilles de Saumur, archevêque latin de Tyr, d'après une aquarelle du fonds Roger de Gaignières (© Bibliothèque nationale de France, Paris).

© Presses de l'Université Saint-Joseph et Presses de l'Ifpo, 2011.

PAO : Julien Aliquot.

Imprimé à Beyrouth en septembre 2011.

ISBN 9953-455-19-8

Presses de l'Université Saint-Joseph
Campus des Sciences humaines
B.P. 17-5208 Mar Mikhael
Beyrouth 1104 2020 Liban
Tél./Fax : + 961 (0)1 421 000/062
www.usj.edu.lb

ISBN 978-2-35159-184-0

Presses de l'Ifpo
Institut français du Proche-Orient
B.P. 11-1424 Beyrouth, Liban
Tél./Fax : + 961 (0) 1 420 294
diffusion@ifporient.org
www.ifporient.org

Pierre-Louis Gatier, Julien Aliquot
et Lévon Nordiguian (éd.)

Sources de l'histoire de Tyr

Textes de l'Antiquité et du Moyen Âge

PUSJ
Presses de l'Université Saint-Joseph
Presses de l'ifpo

Table des matières

Avant-propos 7

Introduction 9-12

Abréviations 13-16

Antiquité

Françoise Briquel Chatonnet
Tyr et les inscriptions phéniciennes d'époque hellénistique 19-32

Jean-Baptiste Yon
Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique 33-61

Nathan Badoud
Les Tyriens dans l'épigraphie de Rhodes 63-72

Julien Aliquot
Les Tyriens dans le monde romain, d'Auguste à Dioclétien 73-115

Julien Aliquot et Jean-Baptiste Yon
Index onomastique des Tyriens expatriés 117-119

Jean-Paul Rey-Coquais
Une inscription inédite de la nécropole de Tyr 121-127

Pierre-Louis Gatier
Tyr dans les sources hagiographiques antiques 129-153

Moyen Âge

David Bramoullé
Tyr dans les sources de la période fatimide (969-1171) 157-177

Patricia Antaki-Masson
Les fortifications de Tyr à la lumière des sources médiévales 179-200

Pierre-Vincent Claverie
La contribution des sources diplomatiques à l'histoire ecclésiastique de Tyr durant les Croisades 201-219

Cécile Treffort
Les inscriptions latines et françaises des xiie et xiiie siècles découvertes à Tyr 221-251

Annexe

Pierre-Louis Gatier
Tyr l'instable : pour un catalogue des séismes et tsunamis de l'Antiquité et du Moyen Âge 255-265

Index

par Julien Aliquot

Sources antiques
Textes littéraires 269-271
Inscriptions et papyri 271-276

Sources médiévales
Textes littéraires 277-279
Lettres de la Geniza du Caire 279-280
Sources diplomatiques 280-281
Inscriptions 282-283

Noms propres
Noms divins et mythologiques 283-284
Noms de personnes 284-293
Toponymes 293-301

Illustrations 302-303

Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique

Jean-Baptiste Yon

La présence de Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique (du IVe s. av. J.-C. jusqu'au règne d'Auguste[1]) ne peut être considérée séparément de l'existence de communautés d'« Orientaux ». Comme pour l'époque romaine (pour lesquels on renverra à l'article de J. Aliquot, dans ce volume), les difficultés de l'enquête tiennent à la dispersion des sources disponibles et à l'absence fréquente d'ethnique pour les Phéniciens et les Syriens expatriés. On se fondera donc autant que possible sur la présence de l'ethnique, le critère onomastique ne venant qu'en seconde position. Contrairement à la période suivante, les données viennent surtout de l'épigraphie grecque et les Tyriens ne sont que peu présents dans la partie occidentale de la Méditerranée[2].

Deux groupes d'expatriés sont particulièrement importants, celui d'Athènes, dès la fin de l'époque classique, et celui de Délos, qui appartiennent à d'importantes communautés orientales (phéniciennes surtout)[3]. On débutera par une rapide présentation

---

1. On prendra le terme hellénistique au sens large, en particulier en raison des incertitudes chronologiques. Sans remonter à Europe (ainsi Euripide, *Hypsipyle*, fr. 1, 3, 21-22 : Φοινίκας Τυρία παῖς / Εὐρώπα) ou à Didon et à Pygmalion (Appien, *Libyca*, I, 1 : Διδώ, γυνὴ Τυρία, ἧς τὸν ἄνδρα κατακαίνει Πυγμαλίων, Τύρου τυραννεύων, καὶ τὸ ἔργον ἐπέκρυπτεν), ou même au Tyrien Mattèn (Hérodote, VII, 98 : Τύριος Ματτὴν Εἰρώμου) dans la description des personnages les plus notables (ὀνομαστότατοι) de la marine de Xerxès, les exemples de la fin de l'époque classique seront ainsi cités à leur place géographique. Plusieurs textes peuvent également appartenir à la fin de l'époque hellénistique ou au début de la période romaine (ainsi **22**). Les chiffres en gras renvoient à la prosopographie des Tyriens mentionnés dans cette étude. Ces derniers sont indexés aux p. 117-119, aux côtés de ceux qui apparaissent *infra* dans les articles de N. Badoud et de J. Aliquot.
2. Le mot Τύριος est parfois utilisé comme anthroponyme, ce qui peut parfois prêter à confusion : voir par exemple Εὔκλεια | Τυρίου | θυγάτηρ : *IG*, II², 11415 (Athènes, Acropole, IVe-IIIe s.) ; Τύριος | Ἀνδρομάχου.| Γαλέστης | Τυρίου.| Ἀσπασία | Γαλέστου : L. Gounaropoulos et M. B. Hatzopoulos, *Epigraphes Katō Makedonias*, 1, *Epigraphes Beroias*, Athènes, 1998, n° 160 (IIe s. av. J.-C.).
3. Je traiterai des Tyriens de Rhodes de manière rapide : voir l'article de N. Badoud, dans ce volume, p. 63-72. Déjà N. Badoud, « Une famille de bronziers originaires de Tyr », *ZPE*, 172, 2010, p. 125-143.

des lettrés tyriens ou d'origine tyrienne, en ne dissimulant pas qu'il est fort possible que certains d'entre ne se sont jamais installés hors de Tyr et ne peuvent donc pas être considérés comme réellement expatriés. Cela ne les empêche pas de fréquenter des Romains, soit à Athènes, soit encore à Alexandrie. L'absence fréquente de données topographiques, ainsi que la cohérence relative de leur groupe, expliquent qu'on les traite à part. Viennent ensuite (en suivant l'ordre des *IG* et du *Bulletin épigraphique*) la Grèce, les îles, l'Asie Mineure, l'Égypte, puis la Méditerranée occidentale (Malte et surtout Carthage).

Gens de lettres

À l'époque hellénistique, les savants tyriens se rendent dans les capitales culturelles du bassin méditerranéen, à Athènes en premier lieu. Ils sont avant tout philosophes[4]. Toutes les écoles sont représentées, de l'Académie (**4**) au Portique (**7**), au Lycée (**3**), peut-être même au Jardin (**2**), et le premier d'entre eux, Diotimos, au IVe s. av. J.-C. est disciple de Démocrite (**1**)[5]. Contrairement à une idée souvent admise, il n'y a donc pas de prédilection pour une philosophie en particulier, en tout cas pas pour le stoïcisme, et on soulignera au contraire la grande variété des affiliations. Pour certains de ces lettrés, si l'origine syrienne est avérée, il n'est pas toujours sûr qu'ils soient Tyriens. Les philosophes ci-dessous sont classés dans un ordre autant que possible chronologique (de même qu'au sein des rubriques géographiques qui suivent).

---

4. Des listes de philosophes et gens de lettres originaires du Proche-Orient ont été dressées à plusieurs reprises ces dernières années, d'abord par J.-P. Rey-Coquais, « Du sanctuaire de Pan à la "guirlande" de Méléagre. Cultes et cultures dans la Syrie hellénistique », *in* B. Virgilio (éd.), *Aspetti e Problemi del'Ellenismo*, Pise (*Studi ellenistici*, 4), 1994, p. 47-90, et « La culture en Syrie à l'époque romaine », *in* E. Dąbrowa (éd.), Donum Amicitiae, *Studies in Ancient History*, Cracovie (*Electrum*, 1), 1997, p. 139-160. L'énumération est complétée par M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie*, Paris, 2001, p. 294-299, puis par P.-L. Gatier, « Phénicie, Liban, Levant : histoire et géographie d'Alexandre à Zénobie », *Tempora*, 10-11, 1999-2000 [2002], p. 113-114. Les notices récentes *in* R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, I-IV, Paris, 1989-2005 (jusqu'à la lettre O, désormais *DPhA*), permettent ici de se concentrer sur les sources antiques, les carrières et les trajets : l'aspect doctrinal est évidemment un peu négligé. En raison du caractère dispersé des publications des papyri d'Herculanum, je donne les références aux éditions de textes les plus faciles à consulter pour le non-spécialiste. Pour ce qui est des philosophes tyriens présents à Athènes ou à Délos, voir récemment É. Perrin-Saminadayar, *Éducation, culture et société à Athènes : les acteurs de la vie culturelle athénienne (229-88). Un tout petit monde*, Paris, 2007.
5. On citera pour mémoire Héraclès, appelé « philosophe tyrien » par Jean Malalas (*Chronographie*, II, 8, p. 23-24 Thurn = *Chronicon paschale*, p. 78, 14 Dindorf : Ἐν δὲ τοῖς χρόνοις τῆς βασιλείας τοῦ Φοίνικος ἦν Ἡρακλῆς ὁ φιλόσοφος ὁ λεγόμενος Τύριος), à propos de la découverte de l'usage de la pourpre et du murex (cf. N. Jidejian, *Tyr à travers les âges*, Beyrouth, 1996, p. 300).

(**1**) Διότιμος Τύριος ὁ Δημοκρίτειος, Diotimos (démocritéen, IVe s. av. J.-C.), sur lequel les témoignages sont assez nombreux : voir les notices de H. von Arnim, « Diotimos (21) », *RE*, V, 1, 1903, col. 1150, et de T. Dorandi, *DPhA*, II, Paris, 1994, p. 886, n° 208[6].

(**2**) Βασιλείδης, Basilidès, épicurien peut-être originaire de Tyr, devint chef de l'école épicurienne à Athènes en 201-200 sous l'archontat d'Isocrate jusqu'à sa mort vers 175[7]. Il est sans doute à identifier au mathématicien homonyme, actif vers 200 av. J.-C. à Alexandrie[8]. Voir H. von Arnim, « Basileides (6) », *RE*, III, 1, 1897, col. 46 ; *Prosopographia Ptolemaica*, VI, Louvain, 1968, nos 16739 et 16529 ; T. Dorandi, *DPhA*, II, Paris, 1994, p. 91, n° 16 (« Basilide le Syrien »), qui ne fait pas référence à une éventuelle origine tyrienne et ne se prononce pas sur l'identité probable des deux personnages, laquelle n'est pas mise en doute dans É. Perrin-Saminadayar, *Éducation, culture et société à Athènes*, Paris, 2007 (index, p. 691) ; T. Dorandi, « Basileides », *Der Neue Pauly*, 2, 1999, col. 459. O. Masson, « Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique », *BCH*, 93, 1969, p. 691, explique l'anthroponyme comme la « traduction » d'un nom phénicien composé sur *mlk*, « roi ». Pour Βασιλείδης, à Tyr même, à l'époque romaine, *e.g. I. Tyr*, 71 (Aurélius Basilidès) et 147d (dérivé féminin Basilidias).

---

6. Les textes ont été rassemblé par H. Diels et W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 6e éd., II, Berlin, 1952 (1966), p. 250, DK 76, qui regroupent les textes suivants : Aétius, II, 17, 3 ; Clément d'Alexandrie, *Stromates*, II, 130 ; Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos*, VII, 140, ainsi qu'un texte épicurien (en particulier, à propos de Polyen de Lampsaque). T. Dorandi (*DPhA*, II) ajoute ce dernier texte, sans rappeler qu'il est mentionné par H. Diels et W. Kranz (*P. Herc*., 176, fr. 5, col. XXVI, 10-12, d'après l'édition de A. Vogliano, *Epicuri et Epicureorum Scripta in Herculanensibus papyris servata*, Berlin, 1928) : voir également Polieno [Polyen de Lampsaque], *Frammenti*, éd. A. Tepedino Guerra, Naples, 1991, p. 85-87 (texte du *P. Herc*., 176) et 152-153 (commentaire), et peut-être Philodème, *Tractatus* (*P. Herc*., 1418), col. XX, 10-11 (Filodemo, *Memorie Epicuree (PHerc. 1418 e 310)*, éd. C. Militello, Naples, 1997, p. 130 [texte] et 238-239 [commentaire]). Voir M. Gigante, *Scettismo e epicureismo : per l'avviamento di un discorso storiografico*, Naples, 1981, p. 82-85, sur la controverse entre un Diotimos, qui est sans doute le démocritéen tyrien (mais l'accord ne se fait pas), et l'épicurien Pythoclès.
7. Sur la date de sa mort, voir aussi J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme : aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Paris et Rome, 1988, p. 355 n. 19.
8. Le scholarque est cité, sans ethnique, par Diogène Laërce, X, 25 (succession des chefs du Jardin), et par Philodème, *De ira* (*P. Herc*., 182), col. V, 21, consultable dans Filodemo, *L'ira*, éd. G. Indelli, Naples, 1988, p. 65, et Philodème, *Vita Philonidis* (*P. Herc*., 1044), fr. XI, éd. W. Crönert, *Kolotes und Menedemos. Texte und Untersuchungen zur Philosophen- und Literaturgeschichte*, Munich (Studien zur Palaeographie und Papyruskunde, 6), 1906 (Amsterdam, 1965), p. 88 ; voir aussi I. Gallo, *Frammenti biografici da papiri*, 2, *La biografia dei filosofi*, Rome, 1980, p. 65. Le mathématicien est cité comme Βασιλείδης ὁ Τύριος par Hypsiclès, dans sa préface au quatorzième livre des *Éléments* d'Euclide, éd. E. S. Stamatis, *Euclidis Elementa*, 5, 1, Leipzig (Teubner), 1977, p. 1. Voir W. Crönert, p. 87-89, pour l'identification.

(**3**) Διόδωρος ὁ Τύριος, Diodôros était péripatéticien, disciple de Critolaos de Phasélis et successeur de celui-ci à la tête du Lycée à Athènes (vers 110 av. J.-C.) : E. Martini, « Diodoros (44) », *RE*, V, 1, 1905, col. 707 ; R. Goulet, *DPhA*, II, Paris, 1994, p. 795, n° 132 ; H. Gottschalk, « Diodoros (16) », *Der Neue Pauly*, 3, 1999, col. 592[9]. Son passage à la tête du Lycée marque pratiquement la fin de l'existence de l'école.

(**4**) Ἀγαθο[κ]λῆς Τύριος, Agathoclès, académicien, disciple de Carnéade (IIe s. av. J.-C.) : T. Dorandi, *DPhA*, I, Paris, 1989, p. 68, n° 40[10].

(**5**) Μν[ασέ]ας Τύρι[ος], Mnaséas (académicien, IIe s. av. J.-C.) était peut-être disciple d'Antiochos d'Ascalon. Voir W. Capelle, « Mnaseas (5) », *RE*, XV, 2, 1932, col. 2250 ; T. Dorandi, *DPhA*, IV, Paris, 2005, p. 535, n° 176[11]. Son nom est assez typique des Phéniciens hellénisés, par rapprochement (sonore) avec le nom courant *mnḥm* : O. Masson, « Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique », *BCH*, 93, 1969, p. 692-693.

(**6**) Ζηνόδωρος Τύριος, Zénodôros, académicien et disciple de Carnéade, comme Agathoclès (IIe s.), est attesté à Alexandrie comme chef de l'école (locale)[12].

(**7**) Ἡράκλειτος Τύριος, Héraclitos, académicien[13], disciple de Clitomaque de Carthage et de Philon de Larissa, peut-être étudiant à Athènes, puis présent à Alexandrie en 87 dans l'entourage de Lucullus (*ca* 135-55). Voir H. von Arnim, « Herakleitos (11) », *RE*, VIII, 1, 1912, col. 508 ; J. Glucker, *Antiochus and the Late Academy*, Göttingen, 1978, p. 100 n. 11 ; *Prosopographia Ptolemaica*, VI, Louvain, 1968, n° 16760 ; T. Dorandi, *DPhA*, III, Paris, 2000, p. 628, n° 66[14]. Parfois considéré

---

9. Les témoignages antiques, principalement chez Stobée, *Éclogues*, I, 1, 29b (qui donne l'ethnique), et chez Cicéron, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, V, 5, 13-14 (sur lequel voir J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme*, Paris et Rome, 1988, p. 468-469), *De l'orateur*, I, 11, 45, et *Tusculanes*, V, 30, 85, et 31, 87, sont regroupés dans F. Wehrli, *Hieronymos von Rhodos. Kritolaos und seine Schüler*, 2e éd., Bâle et Stuttgart (Die Schule des Aristoteles, 10), 1969, p. 87-88 et 91.
10. Il apparaît dans Philodème de Gadara, *Index Academicorum Herculanensis* (*P. Herc.*, 1021), col. XXIII, 7-8 (Filodemo, *Storia dei Filosofi [.] Platone e l'Academia*, éd. T. Dorandi, Naples, 1991, p. 160), mais a été répertorié par erreur dans H. von Arnim, « Agasikles (5) », *RE*, I, 1, 1893, col. 737, en raison d'une mauvaise lecture de F. Bücheler : il faut lire Ἀγαθο[κ]λῆς Τύριος, οὗ δοκεῖ πολλὰ μεμιμῆσθαι Χα[ρ]μάδας. É. Perrin-Saminadayar, *Éducation, culture et société à Athènes*, Paris, 2007, p. 535, D 81 : « Écrivain ou philosophe ».
11. Texte le citant : Antiochos d'Ascalon, fr. 7, 12 = Philodème, *Index Academicorum Herculanensis* (*P. Herc.*, 1021), col. XXXIV, 11 (p. 161 Dorandi).
12. Voir Philodème, *Index Academicorum Herculanensis* (*P. Herc.*, 1021), col. XXIII, 2-3 (p. 160 Dorandi) : [κ]α[τ'] Ἀλεξανδρείαν ἡγη[σ]ά[μενος] ; *Prosopographia Ptolemaica*, VI, Louvain, 1968, n° 16755.
13. Et non sceptique, bien qu'il fut disciple de Philon de Larissa, tenant du courant sceptique de l'Académie (au contraire d'Antiochos d'Ascalon, ami d'Héraclite).
14. Connu par Cicéron, *Lucullus*, 11-12. Voir également Philodème, *Index Academicorum Herculanensis* (*P. Herc.*, 1021), col. XXV, 34, et XXXIV, 16 (p. 162 et 171 Dorandi), mais sans l'ethnique : l'identification n'est pas totalement assurée.

comme scholarque après Philon de Larissa, ce qui est sans fondement (voir J. Glucker).

(**8**) Ἀντίπατρος ὁ Τύριος, Antipatros était stoïcien, disciple d'Antidotos, puis de Stratoclès de Rhodes. Il séjourna à Rome où il se lia d'amitié avec Caton et mourut à Athènes peu après 44 av. J.-C. H. von Arnim, « Antipatros (27) », *RE*, I, 2, 1894, col. 2516 ; J. Glucker, *Antiochus and the Late Academy*, Göttingen, 1978, p. 349-350 ; T. Dorandi, *DPhA*, I, Paris, 1989, p. 223-224, n° 206[15].

(**9**) Ἀπολλώνιος, Apollônios, stoïcien, fut le premier historien du Portique. Strabon le situe peu avant son époque (μικρὸν πρὸ ἡμῶν). Il est l'auteur d'un Περὶ Ζήνωνος qui fait peut-être partie du Πίναξ τῶν ἀπὸ Ζήνωνος φιλοσόφων καὶ τῶν βιβλίων du même. La biographie de Zénon de Kition par Diogène Laërce s'appuie en grande partie sur Apollônios[16]. H. von Arnim, « Apollonios (94) », *RE*, II, 1, 1895, col. 146 ; R. Goulet, *DPhA*, I, Paris, 1989, p. 294, n° 286.

La prééminence marquée d'Athènes pose le problème de l'existence possible ou supposée d'écoles à Tyr, comme d'ailleurs dans certaines autres cités d'où sont originaires les scholarques et les auditeurs des différentes écoles[17].

Chez les Tyriens lettrés, d'autres disciplines que la philosophie sont représentées et il faut mentionner un historien, mythographe, ainsi que deux poètes.

(**10**) Μενεκράτης ὁ Τύριος, Ménécratès, dont on connaît uniquement un fragment, à propos du mythe d'Inô et Mélicerte, ce qui correspond bien à son origine phénicienne[18].

---

15. Voir Strabon, XVI, 2, 24 (ἐκ Τύρου δὲ Ἀντίπατρος), dans une liste de philosophes sidoniens et tyriens (comme le suivant, Apollônios, **9**) ; Diogène Laërce, VII, 139, 5 (citant Poséidonios, fr. 345, 8, et 347, 1, à propos de l'œuvre d'Antipatros, Περὶ κόσμου) ; Philodème, *Index Stoicorum Herculanensis* (*P. Herc*., 1018), col. LXXIX, 3 (Filodemo, *Storia dei Filosofi. La stoà da Zenone a Panezio*, éd. T. Dorandi, Leyde, 1994, p. 128). Plutarque, *Caton le Jeune*, 4, sur ses rapports avec Caton.
16. Comme pour Antipatros (**8**), Strabon, XVI, 2, 24, précise qu'il lui est de peu antérieur : ἐκ Τύρου... μικρὸν πρὸ ἡμῶν Ἀπολλώνιος ; Diogène Laërce, VII, 1, 5 ; 2, 4 ; 6, 12 ; 24, 7 ; Philodème, *Index Stoicorum Herculanensis* (*P. Herc*., 1018), col. XXXVII, 1-2 (p. 90 Dorandi) (sans l'ethnique, mais il s'agit bien d'un historien de l'école). Voir W. Crönert, *Kolotes und Menedemos*, Munich, 1906 (Amsterdam, 1965), p. 133.
17. Voir É. Perrin-Saminadayar, *Éducation, culture et société à Athènes*, Paris, 2007, p. 526, selon qui la prééminence d'Athènes s'explique aussi par l'existence de toutes les écoles en opposition aux cités d'origine où il n'y avait parfois qu'une école : « il existait de véritables flux migratoires vers Athènes au départ de quelques cités qui avaient des écoles certes prestigieuses, mais incapables de rivaliser avec les écoles athéniennes […] ». La qualité principale d'Athènes est de « proposer des écoles de toutes les tendances, alors que c'était extrêmement rare ailleurs […] » (*ibid*., n. 4).
18. Voir Pseudo-Plutarque, *Proverbes des Alexandrins*, fr. 6, 9 ; Zénobios, *Epitome*, IV, 38, éd. E. L. Leutsch et F. G. Schneidewin, *Corpus paroemiographorum graecorum*, I, Göttingen, 1839 (Berlin, 1958), p. 94-95 = Ménécratès de Tyr, *FHG*, II, p. 344. Sur Inô, Leucothéa et

(**11**) Μελέαγρος, Méléagre de Gadara, qui, né à Gadara, grandit et vécut à Tyr avant de finir ses jours à Cos (*Anthologie palatine*, VII, 418-419)[19], sans doute à la fin du IIe s. et au début du siècle suivant[20].

Dans l'œuvre de Méléagre, on possède aussi l'épigramme funéraire d'un poète,

(**12**) Ἀντίπατρος, Antipatros dit « de Sidon », contemporain de Méléagre (seconde moitié du IIe s. peut-être jusqu'au début du Ier s.). Né à Tyr d'après Méléagre, il descend d'illustres ancêtres (*Anthologie palatine*, VII, 428)[21]. K. J. Gutzwiller suppose que Méléagre en fait un Tyrien, alors qu'il est partout appelé « Sidonien », pour se créer un lien littéraire avec lui, en tant que compatriote. Selon J. Aliquot, *infra*, p. 78 n. 22, l'ethnique sidonien peut désigner tout Phénicien ou résulter de l'obtention de la citoyenneté sidonienne. Sont attribués à Antipatros environ soixante-dix poèmes conservés.

Mélicerte en Phénicie, voir J. Aliquot, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*, Beyrouth (BAH, 189), 2009, p. 164-171.

19. Voir A. S. F. Gow et D. L. Page, *The Greek Anthology – Hellenistic Epigrams*, Cambridge, 1965-1968, I, p. 214-253, et II, p. 591-680 ; J.-P. Rey-Coquais, « Du sanctuaire de Pan à la "guirlande" de Méléagre. Cultes et cultures dans la Syrie hellénistique », *in* B. Virgilio (éd.), *Aspetti e Problemi del'Ellenismo*, Pise (*Studi ellenistici*, 4), 1994, p. 48-49 ; K. J. Gutzwiller, *Poetic Garlands : Hellenistic Epigrams in Context*, Berkeley (Hellenistic Culture and Society, 28), 1998, p. 276-322 ; M. G. Albiani, « Meleagros (8) », *Der Neue Pauly*, 7, 1999, col. 1180-1181.
20. Il donne également les noms de Tyriens, sans doute résidents à Tyr même, mais qui enrichissent (sans plus de détails) la prosopographie à l'époque hellénistique. *Anthologie palatine*, VII, 286 : Nicanôr, « espoir de ta patrie Tyr » (Νικάνωρ... πάτρης ἐλπὶς... Τύρου) ; XII, 59 (Myiscos, Μυΐσκος, cité parmi les enfants que nourrit Tyr ; il apparaît douze fois au total, cf. aussi *infra*) et 256 (liste de jeunes Tyriens, sans doute fréquentés et connus par Méléagre lors de son séjour à Tyr : Diodôros, Διόδωρος, Asclépiadès, Ἀσκληπιάδης, Héraclitos, Ἡράκλειτος, Diôn, Δίων, Thérôn, Θήρων, Ouliadès, Οὐλιάδης, Myiscos, Μυΐσκος). Certains de ces noms font évidemment partie des noms favoris des Tyriens d'époque hellénistique (Ἀσκληπιάδης, Διόδωρος, Ἡράκλειτος, Θήρων) et se retrouvent à plusieurs reprises dans la liste qu'on trouvera *infra*, p. 117-119.
21. Voir A. S. F. Gow et D. L. Page, *The Greek Anthology – Hellenistic Epigrams*, Cambridge, 1965-1968, I, p. 11-35, et II, p. 31-89 ; *Prosopographia Ptolemaica*, VI, Louvain, 1968, n° 16671, qui suppose qu'il a pu passer quelques années en Égypte (cf. *Anthologie palatine*, VII, 241) ; J.-P. Rey-Coquais, « Du sanctuaire de Pan à la "guirlande" de Méléagre. Cultes et cultures dans la Syrie hellénistique », *in* B. Virgilio (éd.), *Aspetti e Problemi del'Ellenismo*, Pise (*Studi ellenistici*, 4), 1994, p. 70 ; K. J. Gutzwiller, *Poetic Garlands : Hellenistic Epigrams in Context*, Berkeley, 1998, p. 236-276. Certains poèmes ne sont connus que par des témoignages épigraphiques : en particulier *ID*, 2549 = A. S. F. Gow et D. L. Page, I, p. 25, XLII (voir *infra*, à propos de Philostratos d'Ascalon). Cf. aussi Cicéron, *L'orateur*, III, 194 (sur sa faculté à improviser) ; Pline, *Histoire naturelle*, VII, 51, et Valère Maxime, I, 8 (sur sa mort à un âge assez avancé). On utilise le passage de Cicéron, *L'orateur*, III, 194 (*quod si Antipater ille Sidonius, quem tu probe, Catule, meministi*), pour conclure qu'il vint à Rome, mais, comme le rappellent A. S. F. Gow et D. L. Page, I, p. 32, rien ne le confirme dans les épigrammes elles-mêmes.

Athènes

Les Tyriens d'Athènes font partie des très nombreux étrangers attestés à Athènes par la documentation épigraphique, et cela dès l'époque classique. Leur représentation parmi les membres des écoles philosophiques, dont on vient juste de donner un aperçu, est d'ailleurs sans doute liée à l'importance de leur communauté sur place. On peut se demander combien des philosophes font partie de familles installées à Athènes et combien sont venus à cet endroit pour suivre l'enseignement des écoles.

Outre un groupe d'anonymes (connus par leurs épitaphes, principalement), on distingue aussi quelques notables, ainsi que des athlètes, dont le passage à Athènes est sans doute plus éphémère. Le premier d'entre eux, au IVe s. av. J.-C., est un certain (**13-14**) Αψης [Θήρω]νος[22] Τύριος, Apsès, honoré avec son père Thérôn (Θήρων Αψου), dans un décret de proxénie sur l'Acropole : *SEG*, 35, 70 (333 av. J.-C. ?)[23]. Apsès et Thérôn ont apparemment fourni du blé aux Athéniens, ce qui leur vaut ces honneurs[24]. Sur le nom Apsès, assez bien représentée dans le domaine phénicien, on renverra à O. Masson, « Kypriaka », *BCH*, 92, 1968, p. 399 n. 3, avec renvoi à Ch. Clermont-Ganneau, « Quatre noms gréco-phéniciens », *Recueil d'archéologie orientale*, I, Paris, 1888, p. 187-190, pour la présence en phénicien d'une série onomastique formée sur le théonyme Ṣid, nom du dieu de la chasse[25], et donc « interprété » en grec par Θήρων. Pour le même nom, voir d'autres exemples à Athènes et à Cos, *infra*, **22** et **73**.

---

22. On préférera cette restitution proposée d'abord par Ch. Clermont-Ganneau, « Quatre noms gréco-phéniciens », *Recueil d'archéologie orientale*, I, Paris, 1888, p. 191-192, puis reprise par O. Masson, « Kypriaka », *BCH*, 92, 1968, p. 399, à l'édition *IG* (voir note suivante), suivie par M. B. Walbank, « Athens, Carthage and Tyre (IG ii² 342+) », *ZPE*, 59, 1985, p. 108 n. 4 (avec des exemples de Hiéron phéniciens) : Αψην [Ἱέρω]νος Τύριον [καὶ | Ἰ]ξέρωνα Αψου Τύρ[ιον].
23. Le document a été reconstitué par M. B. Walbank, « Athens, Carthage and Tyre (IG ii² 342+) », *ZPE*, 59, 1985, p. 107-111, à partir d'*IG*, II², 342, et de *SEG*, 24, 104 (voir *SEG*, 35, 70). Le nouveau fragment met en lien les affaires d'Apsès et Thérôn avec l'Italie et Carthage (avec peut-être le transport d'une ambassade carthaginoise à Athènes). La datation repose sur la paléographie (date entre 350 et 320), sur le fait qu'Athènes a eu besoin de blé après Chéronée (338) et dans la décennie suivante, et sur le fait que la proxénie ne se conçoit que si les deux Tyriens pouvaient effectivement jouer leur rôle de proxènes à Tyr, ce qui suppose d'une part qu'ils résidaient à Tyr (ou qu'ils devaient y retourner dans un avenir proche), d'autre part que Tyr n'avait pas encore été détruite (avant le siège de 333-332). Cependant, je ne suis pas sûr qu'on puisse affirmer que Tyr est restée une ville morte jusqu'en 320, et on sait par d'autres exemples antiques que les périodes d'inactivité totale des institutions et de l'économie pouvaient être moins longues (voir M. B. Walbank, p. 110 n. 16).
24. Autre exemple du nom à Idalion (Chypre), au siècle suivant, Μνασέας Αψητος Μετείρας ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ τοῦ υἱοῦ Γηρυσμονος Ἀπόλλωνι Ἀμυκλαίωι εὐχήν : voir O. Masson, « Kypriaka », *BCH*, 92, 1968, p. 397-400. Le nom du fils, Γηρυσμων, typiquement phénicien, assure l'origine du père.
25. A. Roobaert, « Sid », *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, éd. E. Lipiński, Turnhout, 1992, p. 412-413.

Un autre Tyrien, fils de Dioscouridès, boxeur, apparaît dans une liste d'athlètes datée après 180 av. J.-C., là encore sur l'Acropole,

(**15**) [- - - ω]ν [Δ]ιοσκουρ[ίδ]ου Τύριος | πυγμήν : *IG*, II², 2315, l. 28-29.

On retrouve également à Athènes la célèbre famille de sculpteurs bien connue à Rhodes (voir l'article de N. Badoud, n°s 5-7, ainsi qu'*infra*, **70**) : une base de statue honorant des athlètes est signée

(**16-17**) Χαρμ(όλας) καὶ Μηνόδοτος Ἀρτεμιδώρου Τύριοι ἐποίησαν, Charmolas et Mènodotos, les fils d'Artémidôros : *IG*, II², 3147, col. 4, l. 8, avec la correction de N. Badoud, « Une famille de bronziers originaires de Tyr », *ZPE*, 172, 2010, p. 131-132 (avec datation vers 120-110). L'inscription, dont *IG*, II², 3147, n'est qu'un des fragments, a été reconstituée par S. Dow, « Greek Inscriptions », *Hesperia*, 4, 1935, p. 81-89, n° 38, avec addenda, p. 90. Pour l'histoire du texte et les fragments identifiés postérieurement, voir N. Badoud, *ZPE*. La seule copie connue de la signature finale porte [- - -] ΧΑΡΜΗΔΟΥ (restitué Χαρμ(όλ)ου dans *IG*), ce qui fait que d'autres restitutions (avec le nom d'un autre Tyrien avant le patronyme au génitif en -ου) sont théoriquement possibles.

On sait par différents témoignages qu'à la même époque une famille d'origine tyrienne avait reçu la citoyenneté à Athènes et avait des intérêts à Délos (voir *infra*, avec la bibliographie), celle de

(**18**) Δίης, Diès : un texte conservé par Athénée (citant Poséidonios) concerne la présence à Athènes de ce personnage[26]. Deux inscriptions de Délos des IIIe-IIe s. av. J.-C. (*ID*, 2595, II, l. 15 ; 2599, l. 5-6 et 9-10, voir *infra*, **50-51**) concernent sûrement des membres de la même famille. Diès, qui accueille le philosophe péripatéticien Athénion (envoyé de Mithridate) en 88 à Athènes et qui tire de riches revenus d'affaires qu'il a à Délos, est peut-être l'éphèbe délien de 104/3, à moins qu'il ne s'agisse d'un cousin, comme par exemple Diès fils de Basileidès, du dème de Mélité (*ID*, 2607, l. 13 : Δίης Βασιλείδου)[27].

(**19**) Μαρίων Μαρίωνος Τύριος, Mariôn fils de Mariôn, apparaît dans deux dédicaces, aux dieux (θεοῖς) : *IG*, II², 4540 et 4698 (qui sont sans doute en fait la même inscription)[28]. Pour un Tyrien homonyme connu à Milet sous l'Empire romain, voir *infra*, J. Aliquot, n° 18.

---

26. Athénée, *Deipnosophistes*, V, 212d = Poséidonios, fr. 253.
27. S. Dow, « A Leader of the Anti-Roman Party in Athens in 88 B.C. », *CPh*, 37, 1942, p. 311-314 (*Bull. ép.*, 1944, 140) ; voir les références *infra*, **50-51**, à propos de Délos. Sur le nom Δίης, voir O. Masson, « Nouvelles notes d'anthroponymie grecque VII. Essai d'histoire d'un nom : Δίης », *ZPE*, 102, 1994, p. 179-184, en particulier p. 182, pour la famille d'origine tyrienne.
28. Seule la seconde est datée par l'éditeur, sur des critères paléographiques, du IIe-Ier s. av. J.-C. M. J. Osborne et S. G. Byrne, *The Foreign Residents of Athens*, Louvain, 1996, p. 311,

Viennent ensuite quelques épitaphes pas toujours facilement datables, qu'on trouvera classées ici de manière plus ou moins chronologique, d'après les données publiées. Ainsi l'épitaphe de

(**20**) Σύμμαχος | Ἀφροδισίου | Τύριος, Symmachos fils d'Aphrodisios : *IG*, II², 10472 (IIIe s. av. J.-C.). On trouve sur la même pierre l'épitaphe de Τίτθη Ἀντιφίλου, dont l'ethnique n'apparaît pas et qui est peut-être la mère de Symmachos[29].

Pour le suivant, dont seul le patronyme (Scopélos) est conservé,

(**21**) Μ[- - -] | Σκοπέλου | Τύριος : *IG*, II², 10471 (Acropole, Ier s. av. J.-C. ?), on soulignera la rareté du nom[30].

Peu banal également, en raison de son origine latine, est le nom féminin inscrit sur une stèle de l'agora,

(**22**) Ἀτανί[α] | Θήρωνος | Τυρία, Atania fille de Thérôn : *Agora*, XVII, 674, datée du tournant de notre ère (Ier s. av.-Ier s. apr. J.-C.). Thérôn est mieux attesté que Atania, et précisément pour des Phéniciens (voir **14**).

Pour terminer la série[31], on ajoutera deux épitaphes féminines non datées, pour lesquelles l'onomastique, si elle n'est pas étonnante pour deux Orientales, n'est pas spécifiquement « phénicienne ».

(**23**) Ἡλιοδώρα | Ἡλιοδώρου | Τυρία, Héliodôra fille d'Héliodôros, épouse d'un Philôn fils de Philôn, du dème d'Azènia, Φίλων Φίλωνος | [Ἀ]ζηνιέως | γυνή : *IG*, II², 10469 (Acropole).

(**24**) Τρυφέρα | Τυρία, Tryphéra : *IG*, II², 10473 (Acropole).

Béotie

On retrouve le même type de personnages dans les inscriptions de Béotie où voisinent également commerçants (en blé, là encore) et athlètes. Ainsi un

(**25**) Διονύσιος Ἀρίστωνος Τύριος, Dionysios fils d'Aristôn, est honoré d'un décret par la cité d'Oropos, en même temps qu'un Sidonien du nom d'Héliodôros fils de Mousaios (Ἡλιόδωρον Μουσαίου Σιδώνιον), pour avoir fourni du blé : *IG*, VII, 4262 ; V. Petrakos, *Oi epigrafes tou Oropou*, Athènes, 1997, n° 210 (Oropos, Amphiareion, *ca* 240-180). Comme les autres bienfaiteurs (et comme le suivant),

---

proposent une date postérieure à 86 av. J.-C. en renvoyant à S. V. Tracy, *Attic Letter-Cutters of 229 to 86 B.C.*, Berkeley, 1986, p. 249 (« perhaps after 86 BC »).

29. Cf. H. Möbius, « Eigenartige attische Grabreliefs », *MDAI(A)*, 81, 1966, p. 154-160 (Taf. 86, 2-3), pour la datation, suivi par M. J. Osborne et S. G. Byrne, *The Foreign Residents of Athens*, Louvain, 1996, p. 310 (au lieu des IIe-Ier s. de l'édition *princeps*).
30. Le mot signifie « lieu d'où l'on observe », d'où « rocher élevé, promontoire ». Il apparaît comme nom de lieu, en particulier un toponyme entre Rhosos et Séleucie de Piérie sur la côte nord-syrienne (Ptolémée, V, 15, 2).
31. On a proposé de restituer l'ethnique de Tyr ou Tarse dans une inscription de l'Agora, épitaphe d'Eutychis Héracléote et d'Hermaïscos de Τ[- - -] : *SEG*, 21, 953 (Athènes, Agora, IIe s. av. J.-C.).

ils reçoivent les titres de proxène et d'évergète de la cité, avec leurs descendants, ainsi que des privilèges (droit de propriété, isotélie, etc.).
À la même époque sans doute, un autre Tyrien est honoré d'un décret par la même cité pour ses bienfaits, mais le texte est moins précis sur leur nature :

(**26**) Διοκλῆς Νίσου Τύ̣[ρι]ος, Dioclès fils de Nisos : *IG,* VII, 397 ; V. Petrakos, *Oi epigrafes tou Oropou*, Athènes, 1997, n° 18 (Oropos, Amphiareion : ἐπειδ|ὴ Διοκλῆς Νίσου Τύ̣[ρι]ος ἔσωισεν | [αὐ]τοὺς πάντας καὶ [χ]ρείας παρέ|[χεται κ]αὶ ἰδ[ίαι] καὶ [κ]οινῆι τοῖς | [Ὠρωπίοις πολί]ταις).

En ce qui concerne les athlètes, dans un catalogue de Lébadée apparaît un Tyrien, fils de

(**27**) Σκύμνος, Scymnos, et vainqueur aux *Basileia*. Le catalogue date de la fin du IIe s. ou du début du siècle suivant : S. N. Koumanoudis, « *Agōnistikos katalogos ek Lebadeias* », *AD*, 26 A, 1971, p. 34, l. 5 (voir *Bull. ép*., 1973, 213).
Le même ou peut-être son frère

(**28**) [- - - Σ]κύμνου Τύριος, apparaissait déjà dans un autre catalogue de Lébadée (W. Vollgraff, « Inscriptions de Béotie », *BCH*, 25, 1901, p. 368, n° 19, A, l. 13), publié plus anciennement et complété par le même S. N. Koumanidis. Quelques lignes plus bas, un autre athlète tyrien,

(**29**) Διο[σκ]ο[υρί]δης Ἡρακλείτου Τύριος, Dioscouridès fils d'Héracleitos, est vainqueur dans la course de char (ἅρματι πωλικῶι) du même concours. Le patronyme est attendu pour qu'un ressortissant de la cité dont le grand dieu était Milqart, assimilé à Héraclès : voir *supra* pour d'autres exemples de théophores du même type. De même, le nom Διοσκουρίδης, Dioscouridès, est connu pour un Tyrien d'Athènes (**15**) et se retrouve à Rhodes (**71**) ; voir aussi, à l'époque impériale à Syros, *infra*, J. Aliquot, n° 14.

Quelques années plus tard (*ca* 80-50), à Oropos, dans une liste d'athlètes, un certain

(**30**) Γλαυκίας Νικάνορος Τύρ[ιος], Glaucias fils de Nicanôr est vainqueur à la lutte catégorie homme (ἄνδ[ρ]ας πυγμ[ήν]) : *IG*, VII, 417 ; V. Petrakos, *Oi epigrafes tou Oropou*, Athènes, 1997, n° 525, l. 40-41 (Amphiareion). Si Γλαυκίας apparaît dans deux inscriptions hellénistiques qui concernent la Syrie (en *SEG*, 18, 450, à Iasos, Γλαυκίου τοῦ Ἐπαινέτου dans une liste d'Antiochéens) et un autre Γλαυκίας à Sidon (*SEG*, 19, 292), le nom est trop banal pour qu'on en tire des conclusions.

On terminera cette énumération par une inscription très fragmentaire de Thespies, dans laquelle

(**31**) un anonyme porte peut-être l'ethnique de Tyr, [- - - Τ]ύριος : P. Roesch, *IThesp*., 188.

Eubée

Un seul Tyrien est attesté en Eubée, dans une épitaphe d'Érétrie, à une époque indéterminée,

(**32**) Σκόπος Τύριος, Scopos : *SEG*, 47, 1359. Le nom est relativement rare mais, comme pour ceux des compatriotes de Scopos de Béotie, sans coloration ethnique particulière. On signalera néanmoins une inscription d'Athènes (*SEG*, 25, 269 = *Agora*, XVII, 416), épitaphe d'une certaine Bérénice fille de Scopos, d'Antioche (Βερενίκη Σκόπου Ἀντιόχισσα).

Phocide

Seuls deux documents en rapport avec Delphes signalent des relations avec Tyr. Une lettre des Tyriens aux Delphiens à la fin du IIe s. av. J.-C. veut souligner la parenté des deux cités : *SEG*, 2, 330 (O. Curty, *Les parentés légendaires entre cités grecques : catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme* suggeneia *et analyse critique*, Genève, 1995, p. 27, n° 12 ; *SEG*, 46, 1996), au début, Τύρου τῆς ἱερᾶς καὶ ἀσύλου ἡ β[ουλὴ καὶ ὁ δῆμος Δελφῶν τῆι] βουλῆι καὶ τῶι δήμωι τοῖς συγγεν[έσιν χαίρειν κτλ.]. Dès le début de l'époque hellénistique, Cléarque de Soles, le fameux disciple d'Aristote, à propos d'un proverbe, rappelle d'ailleurs la visite de l'Héraclès tyrien à l'oracle delphien (fr. 67 Wehrli).

La famille de sculpteurs installée à Rhodes (**16-17**) est également représentée à Delphes par une de ses œuvres : P. de La Coste-Messelière, « Inscriptions de Delphes », *BCH*, 49, 1925, p. 76, n° 1 (cf. J. Marcadé, *Recueil des signatures de sculpteurs grecs*, I, Paris, 1953, n° 13) avec la signature d'un [- - -] Ἀρτεμιδώρου Ῥόδιος. Voir *infra*, **68**, pour Rhodes.

Thessalie

O. Masson, il y a quarante ans, avait repris une partie de la documentation de Démétrias pour une étude de l'onomastique des Orientaux, très souvent Phéniciens, installés à cet endroit. Le texte le plus ancien est l'épitaphe de

(**33**) Αβδης | Βασιλείδου | Τύριος. | Δορκὰς | Ἀργεία, Abdès fils de Basilidès, Tyrien, et Dorcas, Argienne : A. S. Arvanitopoullos, *Thessalika Mnēmeia. Athanasakeion Mouseion en Voloi*, Athènes, 1909, 327, n° 107 ; O. Masson, « Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique », *BCH*, 93, 1969, p. 689, n° 1, fig. 6 (Démétrias, *ca* 250 av. J.-C.). On trouvera dans l'article d'O. Masson un commentaire onomastique développé, montrant comment les noms grecs sont ici sans doute des adaptations de noms sémitiques. Quoiqu'assez banal en grec, Δορκάς (« Gazelle ») pourrait être l'équivalent d'un nom araméen bien attesté, Ṭabithâ, de même sens. Pour Βασιλείδης, voir *supra*, **5**. Αβδης est proprement sémitique, formé sur la racine *'bd*, ici hypocoristique, « serviteur (de la divinité) ».

Les suivants portent des noms tout à fait grecs, même si on peut toujours rappeler que les théophores d'Apollon sont assez courants chez les Phéniciens (voir à Délos, pour des Tyriens, *infra*, **52**, **62-63**) et que Philoclès est le nom d'un roi de Sidon[32] :

(**34**) Ἀπολλόδωρος | Φιλοκλέους | Τύριος, Apollodôros fils de Philoclès : A. S. Arvanitopoullos, *Thessalika Mnēmeia. Athanasakeion Mouseion en Voloi*, Athènes, 1909, p. 208-209, n° 34 (Démétrias, *ca* 217 av. J.-C.).

(**35**) Ζήνων | Ζηνοβίου | Τύριος, Zénôn fils de Zénobios : A. S. Arvanitopoullos, « *Anaskaphai kai ereunai en Thessalia* », *Praktika*, 1915, p. 188. Le défunt porte un nom souvent porté par les Phéniciens, notamment Zénon de Kition, le philosophe stoïcien bien connu. Père et fils ont ici des noms théophores de Zeus, une catégorie très bien représentée en Orient (cf. *infra*, J. Aliquot, n° 7).

(**36**) Δι[ο]νύσιος | Ἀσκλ[ηπιάδου] | Τύριος, Dionysios fils d'Asclépiadès, connu par un texte inédit[33], porte également des noms théophores qu'on peut rapporter sans difficulté à des divinités phéniciennes (ici Echmoun pour Asclépios) et qui, malgré leur caractère tout à fait hellénique, sont assez banals dans ce milieu ethnique.

Enfin, le dernier exemple se signale par une onomastique plus rare, sans que rien n'indique (hormis l'ethnique) une origine sémitique.

(**37**) Μικίνης Καρτεφῶντος | Τύριος, Mikinès fils de Cartephôn : *IG*, IX/2, 1191 (Démétrias, IIe s. av. J.-C.). La lecture est tout à fait sûre, mais on est tenté de rapprocher le patronyme, qui semble de composition grecque « normale », du nom bien attesté justement en Thessalie Κρατερόφρων (par exemple à Larissa *IG*, IX/2, 567 et 568). Μικίνης appartient à une série bien connue et bien représentée en Grèce centrale.

Délos

La communauté la plus importante numériquement se trouvait à Délos[34]. Là comme ailleurs, les Tyriens étaient entourés d'Orientaux de diverses origines (Sidon, Beyrouth pour la Phénicie, mais également Hiérapolis, Damas, Antioche de Syrie, etc.), comme

32. Sur les noms théophores d'Apollon au Proche-Orient, voir P.-L. Gatier, « Inscriptions grecques et latines du Proche-Orient : questions de provenance », *ZPE*, 147, 2004, p. 140-142 : « Tout se passe comme si ces noms constituaient, en Syrie, l'un des instruments de mesure de l'hellénisme […] » (p. 141).

33. Je dois l'information à B. Helly, que je tiens à remercier. L'inscription se trouve sur une stèle peinte et regravée. Seule la seconde inscription, plus récente donc, était publiée : A. S. Arvanitopoullos, « *Anaskafai kai ereunai en Thessalia* », *Praktika*, 1912, p. 187, n° 57 (signalée dans *AA*, 1912, col. 246) : Ῥόδιον Κλέωνος γυνὴ χαῖρε. Pour une bonne illustration, voir A. S. Arvanitopoullos, *Graptai stēlai Dēmētriados*, Athènes, 1928, p. 60-61 et pl. IX.

34. La recherche est grandement facilitée par l'index des étrangers de J. Tréheux (*Inscriptions de Délos : index*, I, *Les étrangers, à l'exclusion des Athéniens de la clérouchie et des Romains*, Paris, 1992). Auparavant, M.-Th. [Le Dinahet-]Couilloud, *Les monuments funéraires de Rhénée*, Paris (Exploration archéologique de Délos, 30), 1974, p. 166, avait dressé une première liste des Tyriens.

aussi d'étrangers venus d'autres lieux du monde grec. Une des caractéristiques de Délos est aussi l'existence de groupes constitués (associations religieuses) sur des bases ethniques, comme les Poséidoniastes de Beyrouth. C'est d'ailleurs un groupe religieux, dont les contours et la composition sont inconnus (*ID* : « équipage tyrien d'un navire sacré »), qui fournit le plus ancien exemple de Tyriens à Délos. Il s'agit d'une bilingue gréco-phénicienne mentionnant un roi phénicien, dans sa version sémitique, et faisant en grec état d'une dédicace d'images de Tyr et de Sidon (Τύρου καὶ Σιδῶνος | [εἰκ]όνας) à Apollon (Ἀπόλλωνι ἀνέθηκαν) par οἱ ἐκ Τύρου ἱεροναῦται : *ID*, 50 = *CIS*, I, 114[35]. Ces hiéronautes ont peut-être fait le trajet en raison de relations commerciales préexistantes entre la Phénicie et l'île, mais leur fonction est une fonction sacrée. Le mot lui-même est rare (voir *I. Scyth. Min.*, II, 98, où ils sont en rapport avec le culte d'Isis). Le parallèle le plus proche est peut-être le texte commémorant la traversée du grand dieu de Sarepta vers Pouzzoles (voir *infra*, J. Aliquot, n° 3). On y retrouve la même combinaison de relations commerciales, de navigation et de cultes.

Le cas est le même pour l'association des Héracléistes, marchands et nauclères[36], τὸ κοινὸν τῶν Τυρίων Ἡρακλειστῶν ἐμπόρων καὶ ναυκλήρων, et plus loin ἡ σύνοδος τῶν Τυρίων ἐμπόρων καὶ ναυκλήρων : *ID*, 1519, l. 35 et 49-50 (153/2). Il s'agit d'un décret de l'association, pour honorer l'un de ses membres (τῶν ἐκ τῆς συνόδου), un des deux seuls connus nominativement,

(**38**) Πάτρων Δωροθέου, Patrôn fils de Dôrothéos, bienfaiteur des Héracléistes (en particulier par une ambassade à Athènes) et prêtre (ἱερατεύοντος) : *ID*, 1519, l. 4, 26, 50 et 58 (153/2)[37].

Au moment du décret, l'archithiasite était

(**39**) Διονύσιος Διονυσίου ἀρχιθιασίτης, Dionysios fils de Dionysios : *ID*, 1519, l. 2 et 56 (153/2).

Comme Patrôn, beaucoup des Tyriens de Délos appartiennent apparemment aux milieux des notables, mais peu sont du niveau de Philostratos d'Ascalon[38], grand

35. D'après la paléographie du grec, la date serait le troisième quart du IVe s. Sur la date et l'identification du roi qui n'est pas nécessairement sidonien, ni nécessairement 'Abd'aštart-Straton Ier de Sidon (mais peut-être un roi de Tyr : le nom du roi est lacunaire et l'ethnique n'apparaît pas dans les restes conservés), voir J. Elayi, « L'inscription bilingue de Délos *CIS* I 114 », *Baghdader Mitteilungen*, 19, 1988, p. 549-555.
36. Le terme ναύκληρος a deux sens différents : simple patron du navire, mais également « technicien de la navigation commerciale ». « Avant tout la personne qui assure la responsabilité du transport, le fait qu'il soit ou non propriétaire étant secondaire », selon J. Vélissaropoulos, *Les nauclères grecs*, Paris, 1980, p. 337. Le même auteur poursuit, p. 338 : « Si sur le plan juridique, le nauclère peut ne pas être le propriétaire du navire, dans le contexte socio-économique il en est incontestablement le patron ».
37. Voir F. Durrbach, *Choix d'inscriptions de Délos*, I, *Textes historiques*, Paris, 1921, p. 140-144, n° 85.
38. *ID*, 1717-1724 : bienfaiteur de nombreuses personnes, dont des Romains (Φιλόστρατος Φιλοστράτου Ἀσκαλωνίτης τραπεζιτεύων ἐν Δήλῳ). M.-Fr. Baslez, « Le rôle et la place des Phéniciens dans la vie économique des ports de l'Égée », *in* E. Lipiński (éd.), *Studia*

bienfaiteur. Si plusieurs contribuent de manière importante à des constructions ou font des dons et participent à des souscriptions, un seul d'entre eux est l'objet d'un décret de proxénie dans le courant du IIe s. av. J.-C.,

(**40**) Εὔδημος Φιλοκλέους Τύριος, Eudèmos fils de Philoclès, honoré pour ses bienfaits constants envers le sanctuaire et le peuple des Déliens (ἀνὴρ ἀγαθὸς ὢν διατελεῖ περί τε τὸ ἱερὸν καὶ τὸν δῆμον τὸν Δηλίων) : *IG*, XI/4, 777. Voir *supra*, **34**, et *infra*, J. Aliquot, n° 6, pour d'autres Philoclès tyriens.

Un des contemporains d'Eudèmos apparaît dans plusieurs listes d'inventaires,

(**41**) Ἀντίδοτος Τύριος, Antidotos, pour le don d'un statuette sur une base de pierre, ἀνδριαντίδιον λίθινον ἐπὶ βάσεως λιθίνης, ἀνάθεμα Ἀντιδότου Τυρίου : *ID*, 1403, fr. b, col. II, l. 1 (*ca* 165-157/6) ; *ID*, 1412, l. 26 (*ca* 165-157/6) ; *ID*, 1417, A, col. 1, l. 160 (155/4) ; *ID*, 1423, B, fr. a, col. II, 1, l. 12 (après 156/5).

D'autres encore financent des constructions dans les sanctuaires, soit en leur nom propre, soit dans des souscriptions.

(**42**) Ἕρμαῖος Ἡρακλείτου Τύριος, Hermaios fils d'Héraclitos : *ID*, 2612, col. 2, l. 11, fait partie des souscripteurs pour des réparations à l'agora des Italiens, sans doute à dater de la fin du IIe s. ou du début du Ier s. av. J.-C. D'après M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, « Une famille de notables tyriens à Délos », *BCH*, 121, 1997, p. 666 n. 103, ce pourrait être un témoignage des bonnes relations entre les Tyriens et les Romains.

(**43**) Ἀντίοχος Λυσιμάχου Τύριος, Antiochos fils de Lysimachos, répare une exèdre (ἐπεσκεύασεν τὴν ἐξέδραν) du sanctuaire syrien : *ID*, 2205 (après 88/7).

(**44**) D'autres listes plus fragmentaires donnent seulement l'ethnique ([- - -] Τυρίου) : *ID*, 1442, B, l. 16 (146/5-145/4), et *ID*, 1443, C, l. 46 (145/4-142/1)[39].

Les listes d'éphèbes sont une autre source importante sur la présence de Tyriens et leur insertion dans la société délienne. Comme dans toutes les autres listes (souscriptions, inventaires, etc.), on les trouve aux côtés de nombreux autres Orientaux, Phéniciens (Arados, Beyrouth, Sidon) et Syriens (Antioche, Damas, Hiérapolis), mais également aux côtés de Romains ou de personnes originaires des cités de l'ensemble du monde grec. Ci-dessous, les attestations de Tyriens (ethniques) dans les listes d'éphèbes :

Phoenicia, V, *Phoenicia and the East Mediterranean in the first Millenium BC*, Louvain (Orientalia Lovanensia Analecta, 22), 1987, p. 281-283. De ce personnage, Antipatros de Sidon a composé un éloge en vers, dont on conserve seulement la version épigraphique (*ID*, 2549). Voir *supra*, n. 21.

39. On écartera du corpus Ἡράκλειτος Τύριο[ς] (ainsi *ID*, 2616, col. 2, l. 47), car il faut sans doute restituer Τυρίο[υ], puisque tous les noms de la liste sont suivis d'un patronyme et qu'il n'y a par ailleurs presque aucun ethnique (voir pourtant col. 2, l. 53 : Πραύλος Σαμαρεύς, avec *Bull. ép.*, 1969, 369). J. Tréheux, *Index*, *s.v.*, suivant les éditeurs d'*ID*, en fait le père d'Ἕρμαῖος, souscripteur à l'agora des Italiens (*ID*, 2612, *supra*, **42**).

(**45-50**) éphèbes Théodôros, Θεόδωρος, Satyros, Σάτυρος, Diophantos, Διόφαντος, et Andronicos, *pareutaktos* (παρεύτακτος)[40] Ἀνδρόνικος, hiéropes des ἀλειφόμενοι pour les Apollonia, Nicolaos et Mènodôros, Νικόλαος et Μηνόδωρος : *ID*, 2598 (119/8).

(**51**) éphèbe Θεόδοτος Εὐημέρου, Théodotos fils d'Evhèméros : *ID*, 1925 (118/7).

Une dernière liste donne les noms de deux frères

(**52-53**) éphèbes, Ἡλιόδωρος Διέους Τύ[ριος], Héliodôros fils de Diès, et son frère, Δίης Διέους Τύρ[ιο]ς, Diès fils de Diès (qui est peut-être le même que **18** : *ID*, 2599, l. 5-6 et 9-10, en 104/3), dont la famille est attestée par ailleurs à Athènes, au témoignage de Poséidonios : voir *supra*, **18**, à Athènes. Un texte plus tardif, mais mal daté, *ID*, 2595, II, l. 14 (Ἡλιόδωρος καὶ Δίης οἱ Διέους Ἀθηναῖοι), a été mis en rapport avec le premier et prouverait que les deux frères reçurent le droit de cité athénien ; cette conclusion est mise en cause par É. Perrin-Samindayar[41], qui penche pour une date de 140/9-125/4 pour *ID*, 2595 ; l'ajout qui comprend les noms de Diès et Héliodôros ne daterait pas des années 100, ce qui conviendrait s'il s'agissait des deux Tyriens d'*ID*, 2599, mais de quelques années plus tôt. On aurait donc plutôt affaire à des cousins qui se rattacheraient à une branche de la famille à laquelle appartiendrait également Diès fils de Basileidès, du dème de Mélité (*ID*, 2607, l. 13, Δίης Βασιλείδου Μελιτεύς).

Voir *infra*, pour l'épitaphe d'une femme de la famille, Athénaïs (**63**), et pour la dédicace du mari d'une Sôsis (**58-59**) qui pourrait leur être liée[42].

Plusieurs Orientaux (originaires d'Alexandrie, Marathos, Arados ou Magnésie) font une dédicace à Apollon, Hermès et Héraclès (Ἀπόλλωνι, Ἑρμῆι, Ἡρακλεῖ), ce qui les désigne peut-être comme éphèbes[43]. Parmi eux,

(**54-55**) Ἀπολλώνιος Ἀρίστωνο[ς], Apollônios fils d'Aristôn, et Σέλευκος Διοφάντου, Séleucos fils de Diophantos, sont Tyriens : *ID*, 1937. La date n'est pas assurée, car aucun d'entre eux (voir pourtant *supra*, **47**) n'est connu par ailleurs.

Une autre série de textes regroupe les dédicaces à des divinités par des particuliers. En 269 av. J.-C., dans les comptes de hiéropes, apparaît un Tyrien (qui a fourni ἐλέφαντος

---

40. À distinguer des éphèbes selon É. Perrin-Samindayar, *Éducation, culture et société à Athènes*, Paris, 2007, p. 482-483. On les considère habituellement comme ceux qui ont juste dépassé l'âge de l'éphébie, sans être encore comptés dans la catégorie des hommes (ἄνδρες).
41. *Ibid*., p. 472-473, 498-499 (E-1140) et 501 (E-1159).
42. On ajoutera peut-être à la liste un Βασιλείδης (sans patronyme) dans une liste de souscription, visiblement en rapport avec la confrérie des Poséidoniastes : *ID*, 2611, A, l. 44 (corriger la référence à 2111 dans J. Tréheux, *Index*). Les éditeurs d'*ID*, en note critique, font le rapprochement, avec la famille de Diès (voir *ID*, 2607, l. 13 et n. 33). Les personnages connus de la liste sont plutôt originaires de Beyrouth ou portent des démotiques athéniens : au cas où Basileidès appartient bien à cette famille, sa présence s'explique plutôt par sa citoyenneté athénienne que par son origine tyrienne.
43. Ainsi les éditeurs d'*ID*. *Contra* É. Perrin-Samindayar, *Éducation, culture et société à Athènes*, Paris, 2007, p. 480 n. 1 : « les divinités mentionnées ne sont pas spécifiques aux éphèbes ; elles sont honorées par tous ceux qui fréquentent les gymnases ».

ὀδόντες δύο, « deux défenses d'éléphant »), dont le nom pose des problèmes de lectures. La pierre porte

(**56**) Βασιλεύκου Τυρίου : *IG*, XI/2, 203, A 1, l. 71. O. Masson, « Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique », *BCH*, 93, 1969, p. 691 n. 2, propose de reconnaître le nom courant pour les Phéniciens (voir *supra*) Βασιλείδης, Basilidès, ce qui implique de corriger Βασιλε(ίδ)ου[44]. Une autre solution moins probable a été proposée par F. Vattioni, *AION Sezione filologico-letteraria*, 7-8, 1985-1986, p. 105-107 (*SEG*, 39, 710), qui considère ΒΑΣΙΛΕΥΚΟΥ comme une forme corrompue du phénicien *b'lšlk* (« Baal a libéré »), en renvoyant à Βασληχος, Baslèchos, dans Flavius Josèphe (*Contre Apion*, I, 157), et à d'autres formes semblables.

Dans la même série,

(**57**) Ἕλλην Σ[αρα]πίωνος Τύριος, Hellèn fils de Sarapiôn, fait une dédicace à Apollon, Artémis et Létô pour son patron Sarapiôn, du dème de Mélité : *ID*, 2005. Le patron est connu par des textes athéniens : outre *ID*, 1870 et 2364, voir J. Kirchner, *Prosopographia attica*, II, Berlin, 1903, n° 12564. Par rapprochement, le texte doit dater du tournant des IIe et Ier s. av. J.-C.

À une date indéterminée, mais dans la même période, ou un peu plus tardivement, pour des raisons prosopographiques là aussi,

(**58-59**) Ἀρίστων Ἀρχελάου, Aristôn fils d'Archélaos, fait une dédicace aux dieux égyptiens pour son compte et celui de sa femme Sôsis : *ID*, 2130. Cette dernière est peut-être mentionnée dans l'inscription publiée par M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, « Une famille de notables tyriens à Délos », *BCH*, 121, 1997, p. 652 (*SEG*, 47, 1233) : Ἀμμία Σωσίδος μητήρ, Ammia, mère de Sôsis (avec à nouveau emploi de la formule χρηστὴ καὶ ἄλυπε χαῖρε : voir *infra*, **76**). Dans ce cas (si l'on suit M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, p. 664), on connaît peut-être deux autres frères d'Aristôn, vraisemblablement Tyriens eux aussi,

(**60-61**) Ἀντίοχε καὶ Ξένων οἱ Ἀρχελάου, Antiochos et Xénôn, (tout deux) fils d'Archélaos : M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, « Une famille de notables tyriens à Délos », *BCH*, 121, 1997, p. 664 (*SEG*, 47, 1233). L'épitaphe d'Antiochos et Xénôn se termine par la même formule classique ἄλυποι χρηστοὶ χαίρετε, *infra*, **76**).

Avant d'en venir aux épitaphes, on signalera enfin une dédicace à Apollon, pour laquelle aucun argument de datation ne s'impose. Le nom lui-même est banal (cf. *infra*, J. Aliquot, n° 18),

(**62**) Ζωίλος Τύριος, Zôilos : *ID*, 2366, à Apollon ἐπήκοος.

---

44. U. von Wilamowitz, dans *IG*, proposait de corriger Βασιλε(ίδου Σελε)ύκου, ce qui revient au même pour le nom Βασιλείδης, mais ne permet pas plus de rapprochements prosopographiques.

Fig. 1. Rhénée : épitaphe d'Hermias
fils d'Apollodôros (© EfA).

Outre l'épitaphe de deux frères peut-être tyriens citée *supra*, M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, « Une famille de notables tyriens à Délos », *BCH*, 121, 1997, p. 632 et 638, publie également deux inscriptions qui concernent la même femme,

(**63**) [Ἀθη]ναῖ Διέους Τυρία, Athènaïs fille de Diès : *SEG*, 47, 1228 ; [Ἀθηναῖ Διέ]ους Τυρία : *SEG*, 47, 1229, membre d'une famille d'origine tyrienne (fin IIe-début Ier s.)[45]. D'après M.-Th. Le Dinahet-Couilloud, p. 638, il s'agit de la tante des deux éphèbes de 104/3.

On terminera la liste par trois ou quatre épitaphes de Rhénée, dans un ordre chronologique approximatif.

(**64**) Ἀντίπατρος Ἀπολ|λοδώρου Τύριος, Antipatros fils d'Apollodôros : M.-Th. Couilloud, *Les monuments funéraires de Rhénée*, Paris, 1974, n° 421 (fin IIe s.-début Ier s. av. J.-C.).

(**65**) Ἑρμία Ἀπολ|λοδώρου | Τύριε, Hermias fils d'Apollodôros : M.-Th. Couilloud, *Les monuments funéraires de Rhénée*, Paris, 1974, n° 325 (début Ier s.).

Il est permis de se demander s'il n'y a pas ici deux frères. La fréquence des théophores d'Apollon est une fois encore remarquable.

45. Voir *supra*, **18**, **52-53**.

(**66-67**) Ὀλυμπιὰς καὶ Βα|ρναιος οἱ Δημητ|ρίου Τύριοι, Olympias et Barnaios, fils de Démétrios : M.-Th. Couilloud, *Les monuments funéraires de Rhénée*, Paris, 1974, n° 457 (Rhénée). Le nom Βαρναιος est bien typique du monde sémitique, mais de coloration plus araméenne que phénicienne, indice des changements qui touchent cette région à la fin de l'époque hellénistique[46].

(**68**) [Φιλου]μένη Διοφάν|[του Τ]υρία (plutôt que [Σ]υρία), Philouménè fille de Diophantos : M.-Th. Le Dinahet, « Étrangers et commerçants à Délos : quelques enseignements des épitaphes », *REA*, 99, 1997, p. 328, reprenant *SEG*, 31, 1658 (*SEG*, 47, 1203). La pierre, conservée au Musée de Vérone, mais de provenance indéterminée, vient peut-être de Rhénée.

Pour compléter la documentation délienne, on n'omettra pas de citer une bilingue gréco-phénicienne très fragmentaire (dédicace à Asclépios-Echmoun) datée par les premiers éditeurs du Ier s. apr. J.-C., mais qui a toute chance de dater du milieu du IIe s. av. J.-C., d'après l'éponyme dont il est fait mention dans le grec[47] :

(**69**) *[mlk]ṣd bn pmy hṣry* : *mlkṣd* (?)[48] fils de Poumay le Tyrien : M.-Fr. Baslez et Fr. Briquel-Chatonnet, « L'inscription gréco-phénicienne de l'Asklépieion de Délos », *Semitica*, 38, 1988 [1990], p. 27-38 (*SEG*, 40, 660).

Rhodes et les autres îles de l'Égée

La présence des Orientaux en Égée ne se limitait pas à Délos. Pour mémoire, on a regroupé ci-dessous la famille de sculpteurs de Rhodes (cf. *infra*, N. Badoud, dans ce volume, nos 5-7), dont on connaît au moins deux générations :

(**70**) Ἀρτεμίδωρος Μηνοδότου Τύριος, Artémidôros fils de Mènodotos, et

(**16-17**) Χαρμόλας καὶ Μηνόδοτος Ἀρτεμιδώρου Τύριοι, Charmolas et Mènodotos, fils d'Artémidôros.

---

46. Voir O. Masson, « Quelques noms sémitiques en transcription grecque à Délos et Rhénée », *Hommages à André Dupont-Sommer*, Paris, 1971, p. 62.
47. R. Dussaud, « Inscription phénicienne de Byblos d'époque romaine », *Syria*, 6, 1925, p. 270-271, et *ID*, 2322. Ch. Picard dans *Syria* date le grec d'après « la forme de lettres » du Ier s. apr. J.-C. L'inscription phénicienne de Byblos que R. Dussaud publie dans le même article est datée par lui de la période romaine, et la ressemblance entre les textes byblien et délien lui sert d'argument en ce sens. On renverra pourtant aux conclusions différentes de F. Briquel-Chatonnet sur l'inscription de Byblos (« Les derniers témoignages sur la langue phénicienne en Orient », *RStudFen*, 19, 1991, p. 4-6) et surtout à sa révision de l'inscription de Délos (avec M.-Fr. Baslez), en soulignant que le caractère très fragmentaire n'incite pas à des conclusions trop fermes. Les éditeurs des *ID* de leur côté placent l'inscription simplement après 166 av. J.-C., sans plus de précision. Voir F. Briquel-Chatonnet, dans ce volume, p. 30, pour les derniers emplois de la langue phénicienne sur le territoire de Tyr.
48. Fr. Briquel-Chatonnet propose ce nom « à titre d'hypothèse » et suggère aussi le nom *mtnṣd*.

L'épigraphie des îles permet de réunir d'autres témoignages sur des Tyriens, parfois très lacunaires, comme à Rhodes,

(**71**) [. .]κ[. . .]τ[.]ς [- - -]του Τύριος : *Lindos*, II, 275 (*ca* 100 av. J.-C.) (N. Badoud, n° 3).

Au même endroit, dans les mêmes années, une souscription de femmes regroupe Rhodiennes et étrangères, dont plusieurs Phéniciennes (de Beyrouth[49] et de Tyr), et peut-être Syriennes (Séleucie, Antioche). On a perdu le nom de la seule Tyrienne,

(**72**) [nom féminin] Τυρία ἗ᾶς κύ(ριος) [nom masculin] Σιδώνιος (N. Badoud, n° 2)[50] : *SEG*, 43, 526, l. 15-16, reprenant L. Migeotte, « Une souscription de femmes à Rhodes », *BCH*, 117, 1993, p. 351-352. On notera sans plus s'y arrêter ce rapprochement entre cités phéniciennes.

Un autre document rhodien, non daté, est l'épitaphe de

(**73**) Διοσκουρίδης | Ἡρακλείδου Τυρίο[υ], Dioscouridès fils d'Héraclidès : A. Maiuri, « Nuove iscrizioni greche dalle Sporadi meridionali I. Iscrizioni del Museo Archeologico di Rodi », *ASAA*, 2, 1916, p. 163, n° 101 (N. Badoud, n° 4). La formule funéraire, banale (χρηστὲ χαῖρε), ne donne pas de renseignements particuliers. Un vainqueur des concours de Lébadée s'appelle Διοσκουρίδης Ἡρακλείτου (*supra*, **29**).

On ajoutera enfin une inscription inédite signalée par N. Badoud où apparaît un

(**74**) [- - -]δωρος Τύριος (N. Badoud, n° 1). D'après les diverses copies utilisées, N. Badoud propose Κλεόδωρος, Cleodôros, plutôt que Διόδωρος, Diodôros (pourtant bien attesté dans l'onomastique tyrienne, cf. *infra*, J. Aliquot, n°s 6 et A/3.1), mais « s'agissant d'un Tyrien, il faut peut-être songer à Ἡρακλεόδωρος ». On peut supposer que le nom fréquent chez les Orientaux, Ἡλιόδωρος, Héliodôros, est un meilleur candidat, de même que Θεόδωρος, Théodôros (*supra*, **45**).

Parmi les îles voisines, Cos est la plus riche en documents sur l'existence d'une communauté tyrienne. Dès le IVe s. av. J.-C.,

(**75**) Θήρων Βουδαστρατου Τύριος, Thérôn fils de Boudastratos est fait proxène pour ses bienfaits envers les citoyens de Cos : W. R. Paton et E. L. Hicks, *The Inscriptions of Cos*, Oxford, 1891, p. 1, n° 1, et M. Segre, *Iscrizioni di Cos*, Rome, 1993, ED, n° 54 (IVe s. av. J.-C.). Pour le patronyme, dont la transcription grecque (Βωδαστρατος) est attestée plusieurs fois à Tyr, voir J.-P. Rey-Coquais, *in* M. Dunand, « Tombe peinte dans la campagne de Tyr », *BMB*, 18, 1965, p. 49-51, et Y. Hajjar, « Un hypogée romain à Deb'aal dans la région de Tyr », *BMB*, 18, 1965, p. 71-72 (au IIIe s. apr. J.-C.). C'est un théophore d'Astarté (« D'Astarté » ou

---

49. L'ethnique apparaît comme [Λαοδικὶς ἀπὸ Φ]οινίκας aux l. 2-5 et 6-8 et Βηρυτία à la l. 54.
50. Sur l'expression ἗ᾶς κύ(ριος), « dont le tuteur est », voir L. Migeotte, « Une souscription de femmes à Rhodes », *BCH*, 117, 1993, p. 351 (repris dans L. Migeotte, *Économie et finances publiques des cités grecques*, I, *Choix d'articles publiés de 1976 à 2001*, Lyon, 2010, p. 134-135). Le texte avait publié d'abord par A. Maiuri, « Nuove iscrizioni greche dalle Sporadi meridionali I. Iscrizioni del Museo Archeologico di Rodi », *ASAA*, 2, 1916, p. 163, n° 134-135, n° 1.

« par la main d'Astarté »), courant en phénicien et surtout en punique (cf. F. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome, 1972, p. 82-88, pour les exemples, et p. 283, pour l'étymologie). Sur Θήρων, voir *supra*, **14** et **22**. L'onomastique est bien plus banale dans une épitaphe non datée, mais qui pourrait remonter à la fin de l'époque hellénistique ou au début de la période romaine, celle que Damonikè,

(**76**) Δαμο[νί]κη Νικάνδ[ρ]ῳ Τυρίω(ι) καὶ Νικάνδρῳ τῷ υἱῷ, adresse à Nicandros, Tyrien, et à Nicandros son fils : W. R. Paton et E. L. Hicks, *The Inscriptions of Cos*, Oxford, 1891, p. 169-170, n° 165. Tout au plus peut-on signaler que leurs noms ne sont pas attestés en Orient. La formule finale (χρηστοὶ καὶ ἄλυποι χαίρετε, « bons et sans chagrin, adieu ! ») est fréquente dans les milieux syriens et orientaux[51], voir J.-B. Yon, « À propos de la formule ἄλυπε χαῖρε », *Syria*, 80, 2003, p. 151-159. Sur la pierre, en forme d'autel cylindrique : D. Berges, *Rundaltäre aus Kos und Rhodos*, Berlin, 1996, p. 127, n° 99a, pl. 31, 3, à dater de l'époque hellénistique (mais pourrait être des débuts de la période impériale). Voir aussi P. M. Fraser, *Rhodian funerary monuments*, Oxford, 1977, p. 121-122 n. 162, fig. 83d[52].
Il en est de même avec le dernier exemple, au Ier s. av. J.-C., même si un théophore d'Héraclès ne surprend pas dans ce contexte. Il ne suffirait pourtant pas à assurer l'origine du personnage sans l'ethnique,

(**77**) Εἰσιδώρα Ἡρακλείτου Τυρία, Isidôra fille d'Héraclitos, Tyrienne : D. Bosnakis, *Anekdotes epigraphes tēs Kō*, Athènes, 2008, n° 87 (nécropole de Marmaroto).

Le dernier document de cette série a été édité en 1898 et provient de Samos. Le dessin publié à cette occasion montre qu'il faut lui attribuer une date relativement ancienne, puisqu'il s'agirait d'un texte boustrophédon concernant

(**78**) Ἀρισ[ταγόρης | ὁ] Τ̣ύριος, Aristagorès, Tyrien : J. Boehlau, *Aus ionischen und italischen Nekropolen*, Leipzig, 1898, p. 154, pl. I, 7.

Si les communautés tyriennes (et orientales en général) étaient relativement importantes à Athènes et dans certaines îles de l'Égée, les sources sont néanmoins faibles, en particulier en pourcentage des *corpora* épigraphiques locaux. Une autre région dans laquelle l'habitude épigraphique était très répandue, l'Asie Mineure, donne un nombre encore plus réduit de documents.

---

51. À Cos même, l'expression est assez fréquente, en particuliers pour des épitaphes de Romains. Pour ce qui est Orientaux, il faut signaler des noms comme Ῥουμᾶς (D. Bosnakis, *Anekdotes epigraphes tēs Kō : Epitymbia mnēmeia kai oroi*, Athènes, 2008, n° 110, I), Μάρων (M. Segre, *Iscrizioni di Cos*, Rome, 1993, EF, n° 394), ou des gens d'Antioche, Ἀντιγόνα Ἀντιόχισα (D. Bosnakis, n° 58).
52. Pour un autre monument sans doute d'époque romaine, W. R. Paton et E. L. Hicks, *The Inscriptions of Cos*, Oxford, 1891, p. 219-220, n° 341 (cf. *infra*, J. Aliquot, n° 15) : Ἀνδρικὸς Ἀπολλωνίου Κιβυράτης τᾶς αὐτοῦ γυναικὸς Ἰσιδώρας τᾶς Ἰσιδώρου Τυρίας. Voir S. M. Sherwin-White, *Ancient Cos*, Göttingen, 1978, p. 246 n. 147, qui date le monument de l'époque impériale.

Asie Mineure

On y retrouve aussi – la proximité géographique est grande –, la famille de sculpteurs installée à Rhodes (voir *supra*, **16-17**, **70**)[53], ainsi qu'une mention de Tyr dans un décret de Téos prévoyant d'envoyer une nouvelle déclaration d'amitié aux Tyriens (IIe-Ier s.)[54].

Au tout début de l'époque hellénistique, apparaît dans une inscription bilingue (grec-lycien) de Limyra (IVe-IIIe s.),

(**79**) Φοίνικος Τυρίω (Τυρίω pour Τυρίου), Phoinix, Tyrien : *TAM*, I, 115. Φοῖνιξ est ici vraisemblablement l'anthroponyme relativement banal. Ce pourrait d'ailleurs aussi être le cas pour Τύριος, plus rare.

C'est de Kios, en Bithynie, probablement à l'époque hellénistique, que provient le seul exemple indubitable, une épitaphe d'un armateur,

(**80**) Σίλλις Νέωνος Τύριος ναύκληρος, Sillis fils de Neôn, Tyrien, nauclère : Th. Corsten, *Die Inschriften von Kios*, Bonn (IK, 29), 1985, n° 71[55]. Sur le nom, porté par des gens de Tyr, Sidon, Arados et Ascalon, voir O. Masson, « Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique », *BCH*, 93, 1969, p. 679-687, qui montre son origine phénicienne. Formé peut-être sur la racine *šlm* (au *piel*, voir les noms en *-šilem*, « a remplacé »), il n'est pas attesté en phénicien. Il s'agit peut-être d'un rapprochement (d'une « rencontre onomastique ») avec les sobriquets grecs formés sur σιλλός, « qui louche ». Le patronyme est banal, même si aucun exemple proche-oriental ne m'est connu. Comme beaucoup de Phéniciens, Sillis exerce une profession liée au commerce, celle de nauclère[56] : voir à Délos, pour d'autres exemples.

Égypte et péninsule Arabique

La présence phénicienne et orientale en Égypte, attestée avant l'époque hellénistique[57], a livré là encore peu de documents pour la période qui nous concerne, en proportion de la richesse des sources épigraphiques et papyrologiques.

---

53. E. Loewy, *IGB*, 309 (cf. *infra*, N. Badoud, p. 70-71), à Halicarnasse, inscription honorifique pour Moschos fils de Moschos par Sarapias et d'autres, avec la signature de l'artiste : Ἀρτεμίδωρος Μηνοδότου Τύριος ἐποίησε.
54. Y. Béquignon et A. Laumonier, « Fouilles de Téos (1924) », *BCH*, 49, 1925, p. 305-308, n° 3, et p. 483 (*SEG*, 4, 601), cf. O. Curty, *Les parentés légendaires entre cités grecques*, Genève, 1995, p. 211, n° 87 (l. 1-4).
55. *CIG*, 3733 (O. Masson, « Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique », *BCH*, 93, 1969, p. 682, n° 1).
56. Voir *supra*, n. 36.
57. Voir par exemple N. Aimé-Giron, « Ba'al Ṣaphon et les dieux de Taḫpanḫès dans un nouveau papyrus phénicien », *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 40, 1940, p. 433-460, et J. T. Milik, « Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse », *Biblica*, 48, 1967, p. 546-622.

Au Memnonion d'Abydos, parmi les graffiti, 49 sont phéniciens, et l'un d'entre eux, le plus développé, est l'œuvre d'un Tyrien, habitant de l'Héliopolis d'Égypte[58],

(**81**) *p'l'bst, bn ṣdytn, bn grṣd hṣry*, Paalobast fils de Sadyaton fils de Gersed, Tyrien : *KAI*, 49, n° 34c[59]. L'ensemble des textes est généralement daté entre le Ve et le IIIe s. av. J.-C.

Parmi d'autres dossiers papyrologiques, les archives de Zénon, font état de relations commerciales entre Tyr (alors possession lagide) et l'Égypte. On en donnera ici les exemples, même si presque aucun de ces personnages n'est Tyrien.

— *P. Cairo Zen.*, 1, 59016, signé παρὰ Δημητρίου τοῦ ἐν Κύπρῳ γραμματέως, « de la part de Démétrios, scribe à Chypre », ἐν τῆι Τύρωι ἀγορασματά τινα λαβών, « en prenant livraison à Tyr de quelques achats » ;

— *P. Cairo Zen.*, 1, 59093, Μενεκλῆς δὲ ὁ ἐν Τύρωι ἔφη σωμάτιά τινα καὶ φορτία ἀγαγὼ[ν] αὐτὸς ἐκ Γάζης εἰς Τύρον ματεξελέσθαι εἰς Τύρον οὐ προσαγγεί[λαν]τα τοῖς τελώναις, « Ménéclès qui est en poste à Tyr dit qu'en conduisant des esclaves et des marchandises de Gaza jusqu'à Tyr (Apollophanès) a fait un transbordement à Tyr sans avertir les agents du fisc […] » ;

— *P. Cairo Zen.*, 4, 59558, fragments dont peut-être le mot Tyr ([- - -] Τύρωι), mais l'interprétation est très incertaine[60].

Dans le dossier, seul est Tyrien un membre de l'entourage du diocète Apollônios,

(**82**) Ἡδύλος Δίωνος, Hèdylos fils de Diôn : *SB*, 14, 11659, l. 11-12 (Τύριος τ[ῶν περὶ Ἀπολλώνιον] τὸν διοικητήν ; *Prosopographia Ptolemaica*, I, Louvain, 1977, nos 83, 123, 531). Il est chargé des constructions de Philadelphie dans l'Arsinoïte (vers 256 ?)[61].

Dans deux contrats très fragmentaires datés de la même année (à Oxyrhynchos en 240 av. J.-C.), une femme est mentionnée :

---

58. *'nk p'l'bst, bn ṣdytn, bn grṣd hṣry yšb d/'ky b'n* [Héliopolis] *mṣrm bpṭrt 'bdmnqrt h'n[-]*, « Ich bin P, Sohn des S, Sohnes des G, der Tyrier, ein Einwohner… im ägyptischen Heliopolis, in der Freigelassenschaft des *'bdmnqrt*, des Heliopolitaners » (trad. *KAI*).
59. Le texte dans son ensemble est partiellement publié dans *CIS*, I, 99-110 (102a pour le passage qui nous intéresse) et repris par J. et H. Derenbourg, « Les inscriptions phéniciennes du Temple de Seti à Abydos publiées et traduites d'après une copie inédite de M. Sayce », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 1, 1885, p. 81-101. Meilleure copie et publication par M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, III, Giessen, 1909-1915, p. 93-116, d'où *RÉS*, III, 1302-1314, et de là *KAI*, 49.
60. Voir X. Durand, *Des Grecs en Palestine au IIIe siècle avant Jésus-Christ*, Paris, 1997, p. 163-165, n° 25, p. 227-233, n° 45, et p. 260-261, n° 56. D'autres probables Phéniciens apparaissent, comme un certain Hérostratos dans une lettre des prêtres d'Astarté à Zénon (*PSI*, V, 531, trad. Cl. Orrieux, *Les papyrus de Zénon*, Paris, 1983, p. 95).
61. Voir Cl. Orrieux, *Les papyrus de Zénon*, Paris, 1983, p. 93.

(**83**) Βελιστίχη Μ̣ν̣[. . .]ί̣ο̣ῦ̣ [Τυ]ρ̣ί̣α̣, Belistichè fille de… : *P. Hib.*, 2, 261, 4, et 262, 4 (où elle apparaît comme Τ̣υρία)[62].

Au IIe s. av. J.-C., à Coptos, dans une liste de noms propres avec ethniques (Chypre, Paphos),

(**84**) un personnage, peut-être Tyrien, dont on a perdu le nom, est le fils d'un certain Stratôn ([Στρά]τ̣ωνος Τύ[ριος]) : A. Bernand, *Les portes du désert*, Paris, 1984, n° 54. L'ethnique réapparaît quelques lignes plus bas, Τύριο[ς][63]. Il peut s'agir d'un commerçant ou d'un soldat.

Plus exotique enfin est un texte de Qarnaw, l'antique Ma'în au Yémen, qui fait état de relations commerciales entre divers lieux (dont Tyr) et le Yémen au IVe s. av. J.-C., mais sans mentionner nommément de Tyriens[64].

Occident

Quelques exemples provenant d'autres régions du monde antique, en particulier de la Méditerranée occidentale, peuvent compléter la liste[65]. Le plus célèbre est la bilingue de Malte, connue par deux autels jumeaux, dont l'un est aujourd'hui au Louvre, et qui fut utilisée par l'abbé Barthélemy lorsqu'il déchiffra le phénicien en 1764[66]. L'inscription vient peut-être de Tyr et aurait été importée à une époque indéterminée[67].

---

62. Sur cette femme et ses rapports avec la fameuse courtisane connue dans l'entourage de Ptolémée II Philadelphe (283-246), voir D. Ogden, « Bilistiche and the Prominence of Courtesans in the Ptolemaic Tradition », *in* P. McKechnie et Ph. Guillaume (éd.), *Ptolemy II Philadelphus and his world*, Leyde et Boston (*Mnemosyne*, Suppl., 300), 2008, p. 371-372, qui montre qu'il est possible que la Tyrienne ait été nommée en souvenir de la courtisane, mais que celle-ci n'était pas tyrienne.
63. Cf. *SB*, 1, 629, et C. A. La'da, *Foreign Ethnics in Hellenistic Egypt*, Louvain, 2002, p. 298, E2535-2536.
64. C. Robin, « Première mention de Tyr chez les Minéens d'Arabie du Sud », *Semitica*, 39, 1990, p. 135-147, repris dans *Hommages à Jean Leclant*, 4, Le Caire et Paris, 1994, p. 290. Dans les listes de « hiérodules » du même endroit (listes d'épouses étrangères de Minéens), on constate la présence assez importante de la côte levantine (en particulier Gaza, mais aussi Sidon) : voir dernièrement S. al-Saïd, « Les épouses étrangères des Minéens », *in* F. Briquel-Chatonnet, S. Farès, B. Lion et C. Michel (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civlisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Lyon (*Topoi*, Suppl., 10), 2009, p. 93-113.
65. On signalera également une inscription sur une lampe d'origine sicilienne et de datation indéterminée : *IG*, XIV, 2405 (3), inscrite au nom de Ἀπολλοφάνης Τύριος, Apollophanès, Tyrien.
66. Voir *supra*, F. Briquel Chatonnet, p. 26-27.
67. L'autre cippe est resté à Malte et se trouve aujourd'hui au musée de La Valette. Sur la possible origine non-maltaise du monument, voir M. G. Amadasi Guzzo et M. P. Rossignani, « Les cippes de Malte », *in La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage*, Paris, 2007, p. 82-

Fig. 2. Un des deux cippes de Malte
(gravure de l'*editio princeps* de 1735).

Il s'agit d'une dédicace à « notre seigneur Milqart, maître de Tyr » (*l'dnn lmlqrt b'l ṣr*), « Héraclès archégète » (Ἡρακλεῖ ἀρχηγέτει), par deux frères,

(**85-86**) Διονύσιος καὶ Σαραπίων οἱ Σαραπίωνος Τύριοι, Dionysios et Sarapiôn, fils de Sarapiôn, *'bd'sr w'ḥy 'sršmr šn bn 'sršmr bn 'bd'sr*, 'Abd'osir et son frère 'Osirshamar, les deux fils de 'Osirshamar fils de 'Abd'osir : *CIS*, I, 222 et 222a, et, pour le grec, *IG*, XIV, 600[68].

C'est de Carthage que proviennent quelques exemples possibles de Tyriens, ou au moins descendants de Tyriens, selon le sens qu'on attribue à l'expression *bnṣr* dans une série d'inscriptions puniques. Les critères onomastiques permettent de croire que

83. Elle conclut qu'il n'est pas possible de démontrer que les deux cippes ont été importés de Tyr (à une époque indéterminée, mais peut-être au XVIIe ou au XVIIIe s.), ni qu'ils sont le produit d'une colonie tyrienne à Malte.

68. Voir aussi *KAI*, 47, avec *SEG*, 31, 818, pour le grec et, plus récemment, P. Bordreuil, *in* E. Gubel *et al.*, *Art phénicien*, Paris et Gand, 2002, p. 158, n° 178 (*SEG*, 52, 881).

l'expression signifie « fils de Tyr », donc Tyrien[69], mais on soulignera qu'il s'agit ici seulement de descendants, à la deuxième ou troisième génération, puisque l'ethnique suit visiblement le nom de la personne à laquelle il se rapporte (voir *infra*, **96**, dans lequel l'ethnique au masculin ne peut s'appliquer qu'au père de la dédicante).

(**87**) *'bdmlkrt bn pmytn bn 'bdmlk bn pmytn bnṣr*, 'Abdmilqart fils de Poumayyaton fils de 'Abdmilk fils de Poumayyaton, Tyrien : *CIS*, I, 617.

(**88**) *'bdmlk bn gr'štrt bn 'bdmlk bn gr'štrt bnṣr*, 'Abdmilk fils de Ger'aštart fils de 'Abdmilk fils de Ger'aštart, Tyrien : *CIS*, I, 913.

(**89**) *y[t]n[ṣd bn - - -]rt bnṣr*, Yatinsid fils de…, Tyrien : *CIS,* I, 1477.

(**90**) *'šmn'ms bn mgn bnṣr bn mgn*, 'Ešmoun'amas fils de Magon, Tyrien, fils de Magon : *CIS*, I, 2020.

(**91**) *'rš bn 'šmnšlk bn šlm bnṣr*, 'Ariš fils de 'Ešmounšilek fils de Šillem, Tyrien : *CIS*, I, 3968.

(**92**) *'rš bn mgn bn mlqrtpls bnṣr*, 'Ariš fils de Magon fils de Milqartpilles, Tyrien : *CIS*, I, 5526.

(**93**) *[- - -] bn 'bd'lm bn šlm bn[- - -] bn šlm bnṣr*, … fils de 'Abdilim fils de Šillem fils de … fils de Šillem, Tyrien : *CIS*, I, 5826.

(**94**) *[- - -] bn grmlqrt [bn bd]mlqrt bnṣr*, … fils de Germilqart [fils de Bod]milqart, Tyrien : *CIS*, I, 5970.

(**95**) *mgn [- - -] bn mgn bn plsmlqrt [… r]b sprm bnṣr [- - -] špṭm*, Magon… fils de Magon fils de Pillesmilqart, [… che]f des scribes, Tyrien, des suffètes : *CIS*, I, 6051.

(**96**) *gdn'm b'ltytn bnṣr*, Giddenama, fille de Ba'alyaton, Tyrien : A. Ferjaoui, « Y avait-il une communauté de Tyriens à Carthage et de Carthaginois à Tyr ? », *in* C. Roche (éd.), *D'Ougarit à Jérusalem*, Paris, 2008, p. 184-185.

Si l'on accepte l'interprétation du terme *bnṣr* proposée par P. Bordreuil et A. Ferjaoui, on a donc ici dix Tyriens installés à Carthage entre le IVe et le IIe s. av. J.-C., dont les descendants trouvent valorisant de rappeler cette origine. La difficulté de dater ces inscriptions ne permet pas de savoir s'il s'agit d'une émigration, liée par exemple à la conquête d'Alexandre, ou d'un mouvement plus diffus. La fonction de « chef des scribes » d'un certain Magon (**95**) rend probable l'existence d'une communauté organisée à Carthage.

---

69. Il est moins probable que *ṣr* soit un nom propre hypocoristique, car on ne connaît pas de nom formé sur cette racine. P. Bordreuil et A. Ferjaoui, « À propos des "fils de Tyr" et des "fils de Carthage" », *in* E. Lipiński (éd.), *Studia Phoenicia*, VI, *Carthago*, Louvain, 1988, p. 139-141, où les neuf premiers textes cités *infra* sont tous repris. Je redonne les lectures de P. Bordreuil et A. Ferjaoui. Comme le notent ces deux auteurs, tous ces noms (y compris ceux des « ancêtres » tyriens) sont également bien attestés à Carthage même, mais certains, comme *pmytn* ou *šlm*, sont relativement fréquents en Orient alors même que les inscriptions du Levant sont assez peu nombreuses. Un dixième texte a été publié plus récemment par A. Ferjaoui, « Y avait-il une communauté de Tyriens à Carthage et de Carthaginois à Tyr ? », *in* C. Roche (éd.), *D'Ougarit à Jérusalem : recueil d'études épigraphiques et archéologiques offert à Pierre Bordreuil*, Paris, 2008, p. 184-185.

Cette prosopographie n'a d'intérêt que comme élément d'une proposographie plus générale des Orientaux (ou au moins des Phéniciens) en Méditerranée. Sans surprise, les commerçants sont nombreux, tout comme les philosophes (**1-9**) : là aussi, il serait intéressant d'étudier de plus près ce milieu oriental et sa place assez importante dans l'ensemble des écoles. On voit néanmoins que ces philosophes appartiennent à un groupe plus large de lettrés, qui recrutait dans toute la Méditerranée orientale.

De manière plus générale, les Tyriens sont évidemment beaucoup plus nombreux de ce côté de la Méditerranée, particulièrement en comparaison avec la période suivante, où le nombre de soldats de l'armée romaine est important. Leur rôle dans les écoles les a mis assez naturellement en relation avec des Romains (Caton, Lucullus), mais il faut attendre les débuts de l'Empire pour les retrouver à Rome même. Un poète comme Antipatros, qui séjourna peut-être à Rome, a sur la puissance romaine des sentiments ambigus[70].

Les villes où les Tyriens forment de véritables communautés sont relativement peu nombreux ; à Athènes depuis l'époque classique (**13-24**)[71], à Délos (**38-68**) et peut-être en d'autres points de l'Égée (Rhodes, **16-17** et **70-74**), ainsi qu'à Carthage (**87-96**). D'autres cas sont moins clairs : si, à Démétrias (**33-37**), il s'agit vraisemblablement d'une installation permanente, les Tyriens de Béotie (**25-31**) appartiennent à des milieux et des contextes trop différents (commerçants de passage, inscriptions agonistiques) pour qu'on puisse parler de communautés. Le grand nombre de Tyriens de Délos – pratiquement un tiers des expatriés répertoriés ici – ne doit pas cacher le fait qu'à cet endroit, comme dans pratiquement tous les autres lieux (à part peut-être à Carthage, ville dont les liens avec Tyr sont connus), les Tyriens se retrouvent au milieu d'autres communautés orientales, souvent phéniciennes (Sidon surtout, Beyrouth, Ascalon).

Du point de vue onomastique, on remarquera la relative rareté des noms proprement phéniciens (Αβδης, Αψης, Βουδαστρατος, Μαρίων ou même Στράτων). Il s'agit sans doute d'un signe d'intégration dans le monde grec puisque les équivalents (« traductions » ou « interprétations ») sont au contraire plutôt fréquents, même si, par définition, il peut s'agir aussi de noms purement grecs, sans qu'il faille forcément chercher un nom sémitique en filigrane. On fera également la part des effets de mode, puisque certains des noms qu'on trouvera dans l'index font partie des noms grecs les plus courants, quel que soit le milieu : Ἀπολλόδωρος, Ἀπολλώνιος, Διονύσιος, Διοσκουρίδης, Ἡρακλείδης, Ἡράκλειτος, Θεόδοτος, Θεόδωρος, Νίκανδρος, Νικάνωρ. Mais certains d'entre eux (théophores d'Héraclès par exemple) sont évidemment attendus pour des Tyriens dont le « panthéon » était dominé par Héraclès-Milqart, « maître de Tyr ».

Jean-Baptiste Yon
CNRS, UMR 5189 Hisoma, Lyon

70. Voir K. J. Gutzwiller, *Poetic Garlands : Hellenistic Epigrams in Context*, Berkeley, 1998, p. 257-259 (à propos de la prise de Corinthe).
71. Communauté à laquelle ont pu appartenir certains des philosophes présents sur place (**1-9**).

Sources littéraires

Aétius, *Placita* : *Doxographi Graeci*, éd. H. Diels, Berlin, 1929, p. 267-444.

Anthologie palatine, éd. et trad. P. Waltz *et al.*, Paris (CUF), 1928-1994.

Antiochos d'Ascalon : G. Luck, *Der Akademiker Antiochos*, Berne, 1953.

Antipatros de Sidon : A. S. F. Gow et D. L. Page, *The Greek Anthology – Hellenistic Epigrams*, Cambridge, 1965-1968, I, p. 11-35, et II, p. 31-89.

Appien, *Libyca* : *Histoire romaine*, VIII, *Le livre africain*, éd. et trad. P. Goukowsky, Paris (CUF), 2001.

Athénée, *Deipnosophistes* : Athenaeus, *The Learned Banqueters*, éd. et trad. S. D. Olson, Cambridge Mass. et Londres (Loeb), 2006-2011.

Chronicon paschale, éd. L. Dindorf, Bonn (CSHB), 1832.

Cicéron, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, éd. J. Martha, Paris (CUF), 1928-1930.

Cicéron, *De l'orateur*, éd. et trad. E. Courbaud et H. Bornecque, Paris (CUF), 1922-1930.

Cicéron, *L'orateur*, éd. et trad. A. Yon, Paris (CUF), 1964.

Cicéron, *Lucullus* : Cicero, *On the Nature of the Gods*. *Academics*, éd. et trad. H. Rackham, Cambridge (Mass.) et Londres (Loeb), 1933 ; *Premiers académiques*, II, trad. É. Bréhier, in P.-M. Schuhl (éd.), *Les stoïciens*, Paris, 1962.

Cicéron, *Tusculanes*, éd. G. Fohlen, trad. J. Humbert, Paris (CUF), 1930-1931.

Cléarque de Soles, *Fragments* : *Klearchos*, éd. F. Wehrli, 2e éd., Bâle (Die Schule des Aristoteles, 3), 1969.

Clément d'Alexandrie, *Stromates*, II, éd. et trad. A. Le Boulluec, Paris (SC), 1981.

Diogène Laërce : *Diogenis Laertii Vitae philosophorum*, éd. H. S. Long, Oxford, 1964 ; trad. M.-O. Goulet-Cazé *et al.*, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, 2e éd., Paris, 2000.

Euripide, *Hypsipyle* : Euripide, *Tragédies*, VIII, 3, *Fragments : Sthénébée-Chrysippos*, éd. et trad. F. Jouan et H. van Looy, Paris (CUF), 2002.

Flavius Josèphe, *Contre Apion*, éd. Th. Reinach, trad. L. Blum, Paris (CUF), 1930.

Hérodote, *Histoires*, éd. et trad. Ph.-E. Legrand, Paris (CUF), 1932-1955.

Hypsiclès : *Hypsiclis liber sive Elementorum liber XIV qui fertur*, éd. E. S. Stamatis, *Euclidis Elementa*, 5, 1, Leipzig (Teubner), 1977, p. 1-22.

Malalas, *Chronographie* : *Ioannis Malalae Chronographia*, éd. I. Thurn, Berlin, 2000.

Philodème de Gadara, *Index Academicorum Herculanensis* (*P. Herc.*, 1021 et 164) : Filodemo, *Storia dei Filosofi [.] Platone e l'Academia*, éd. T. Dorandi, Naples, 1991.

Philodème de Gadara, *Index Stoicorum Herculanensis* (*P. Herc.*, 1018 et 339/155) : Filodemo, *Storia dei Filosofi. La stoà da Zenone a Panezio*, éd. T. Dorandi, Leyde, 1994.

Philodème de Gadara, *De ira* (*P. Herc.*, 182) : Filodemo, *L'ira*, éd. G. Indelli, Naples, 1988.

Philodème de Gadara, *Tractatus* : Filodemo, *Memorie Epicuree (PHerc. 1418 e 310)*, éd. C. Militello, Naples, 1997.

Philodème de Gadara, *Vita Philonidis* (*P. Herc.*, 1044), éd. W. Crönert, *Kolotes und Menedemos. Texte und Untersuchungen zur Philosophen- und Literaturgeschichte*, Munich (Studien zur Palaeographie und Papyruskunde, 6), 1906 (Amsterdam, 1965).

Pline, *Histoire naturelle*, VII, éd. et trad. R. Schilling, Paris (CUF), 1977.

Plutarque, *Les Vies parallèles*, éd. et trad. R. Flacelière et É. Chambry, Paris (CUF), 1957-1979.

Polyen de Lampsaque : Polieno, *Frammenti*, éd. A. Tepedino Guerra, Naples, 1991.

Poséidonios d'Apamée : *Die Fragmente*, éd. W. Theiler, Berlin et New York (Texte und Kommentare, 10, 1-2), 1982.

Pseudo-Plutarque, *Proverbes des Alexandrins* : *Corpus paroemiographorum graecorum*, I, éd. E. L. Leutsch et F. G. Schneidewin, Göttingen, 1839 (Berlin, 1958), p. 341-342.

Ptolémée, *Géographie* : *Claudii Ptolemaei Geographia*, éd. et trad. C. Müller et C. T. Fischer, Paris, 1883-1901.

Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos* : *Sexti Empirici Opera*, III, *Adversus mathematicos libros I-IV continens*, éd. H. Mutschmann et J. Mau, Leipzig (Teubner), 1961.

Stobée : *Anthologium* (*Eclogae* et *Florilegium*), éd. C. Wachsmuth et O. Hense, Berlin, 1884-1912.

Strabon, *Géographie* : Strabo, *Geography*, éd. et trad. H. L. Jones, Cambridge Mass. et Londres (Loeb), 1917-1932 ; trad. A. Tardieu, Paris, 1867-1890.

Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, éd. et trad. R. Combès, Paris (CUF), 1995-1997.

Zénobios, *Epitome collectionum Lucilli Tarrhaei et Didymi* : *Corpus paroemiographorum graecorum*, I, éd. E. L. Leutsch et F. G. Schneidewin, Göttingen, 1839 (Berlin, 1958).

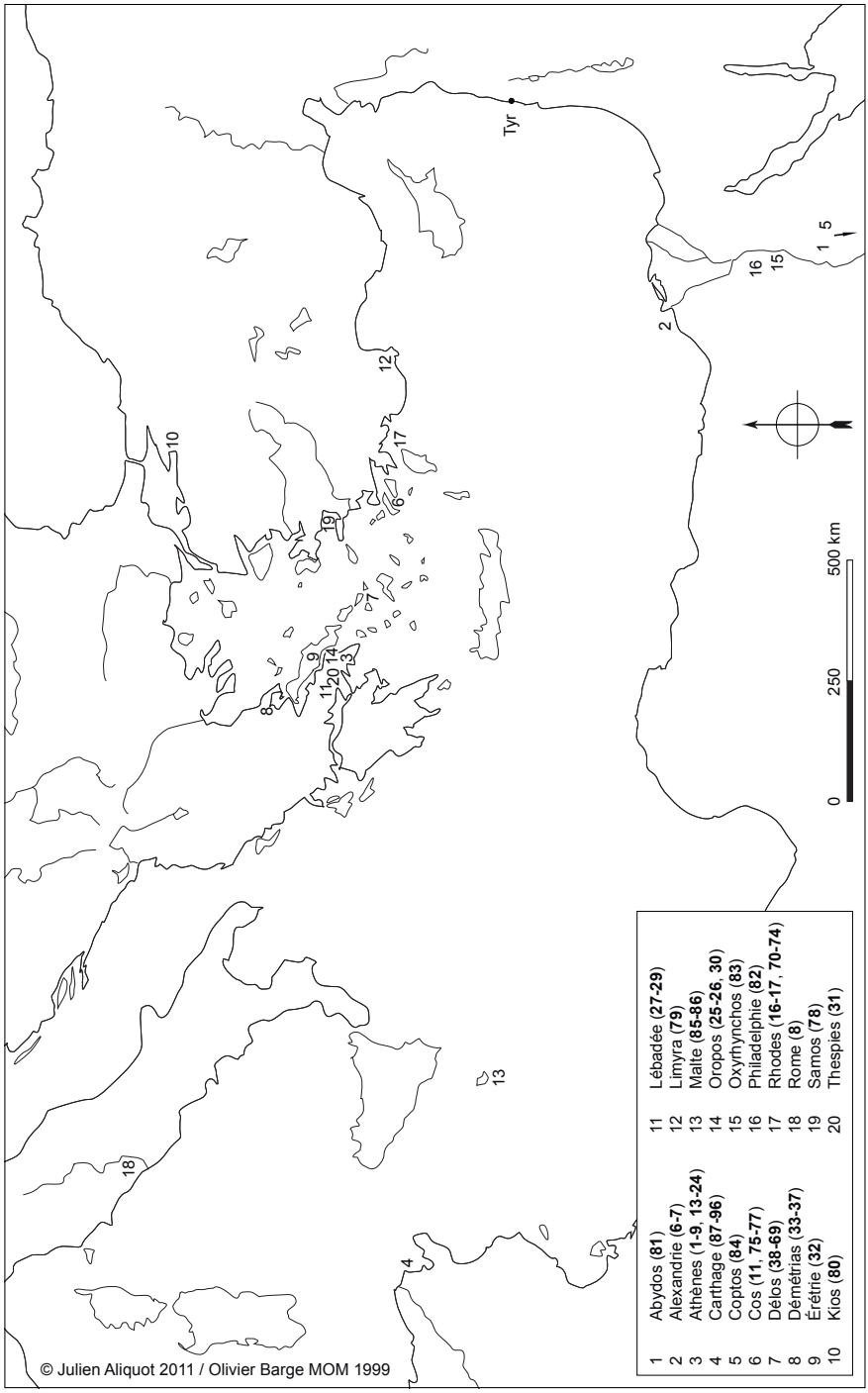


Fig. 3. Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique.